



37ème journée de l'ARAGP, 21 février 2025
Vieillir frère et sœur
Évolution des liens au regard du vieillissement

Abel et Caïn, les enfants d'Œdipe et Jocaste, le Petit Poucet, les frères de la horde primitive (Freud), Les demoiselles de Rochefort, Les quatre filles du docteur March, ... : nombreuses, et pas toujours réjouissantes, sont les figures de la fratrie, figures où les sœurs n'ont que rarement grand place.

Vieillir enfant unique (qui ne croit pas, un jour, l'être ?), vieillir membre d'une fratrie, vieillir en jumeau.

Perdre un ou des parents, retrouver ou perdre une sœur, un frère.

Comment le lien fraternel, sororal, peut-il se construire au commencement de la fratrie ? Comment a-t-il été porté, ou pas, par les parents, la famille, au regard de leur propre histoire ? Comment a-t-il évolué au fil des âges et des enjeux, des temps de l'enfance à ceux de l'adolescence, de l'âge adulte, de la vieillesse ?

Ce lien sera exploré :

- dans sa dimension familiale, entre rivalité, déchirure, haine et amour, affection, soutien, retrouvailles, deuils ;
- dans sa dimension symbolique, cette fraternité tant religieuse que républicaine.

Qu'en est-il de ces frères et sœurs qui se rapprochent, après le temps des alliances avec des objets extérieurs à la famille ? Comment le lien est-il remis à l'épreuve lors de l'entrée en dépendance d'un parent ? Qu'en est-il de la reviviscence des enjeux sororaux et/ou fraternels dans les habitats collectifs de vieux, dans les institutions gériatriques ?

C'est dans le champ dessiné par ces questions et ces configurations que se déploiera la 37ème journée de l'ARAGP, en appui sur des cliniques individuelles, familiales, groupales et institutionnelles.

Introduction

p. 3

Complexe Fraternel et complexité des liens dans les fratries

Élodie BUISSON psychologue clinicienne, thérapeute familiale et formatrice à l'ADSPF
et **Julie FORESTIER** psychologue clinicienne, thérapeute familiale

p. 7

Difficile fraternité.

Des structures de parenté à l'événement fraternel

Jean-Philippe PIERRON professeur de philosophie, université de Bourgogne

P. 26

Quelques mots à propos du prix 2025 de l'ARAGP :

« Les mains pleines » de G. Collet

François MARÉCHAL PH gériatre

p. 36

« Merde c'est ma soeur quand même ! »

Isabelle TOURETTA psychologue clinicienne

p.39

La fratrie à perpétuité

**Equipe mobile de gériatrie extra hospitalière
de Villefranche-sur-Saône :**

Sophie LEFEBVRE médecin gériatre

Isabelle PONSARD et Cécile NOUVELLON, infirmières

p. 46

This is us du « big three » à la différenciation destin du lien fraternel chez les Pearson

Cécile Du CHAYLARD psychologue

et **Cécile HALBERT** psychologue clinicienne, thérapeute familiale

p. 58

Introduction

Lorsque la thématique de cette journée a été proposée, elle est apparue comme une évidence tant la relation fraternelle/sororale est présente dans la clinique du vieillissement. “Vieillir frère et soeur”, c’est la réalité d’un certain nombre de femmes et d’hommes que nous rencontrons au quotidien, à domicile, en cabinet, en centre de prévention, à l’hôpital, à l’EHPAD... Mais qu’est ce que ça implique?

Avant d’arriver à la vieillesse, l’itinéraire d’une fratrie, c’est toute une histoire! Grandir et se construire en étant le frère ou la soeur, un parmi d’autres, un pour les autres ; au fil de la vie, rester en lien ou pas avec sa fratrie ou certains seulement, s’en réjouir, s’en désoler. Vivre l’arrivée des amis, des conjoints, alliances passagères ou durables, valeurs ajoutées/ pièces rapportées qui parfois bousculent les places et les liens établis. Traverser les séparations, la maladie somatique ou mentale, les deuils... avoir peur pour l’autre, peur de l’autre et du miroir qu’il brandit malgré lui ; se soucier les uns des autres, compter les uns sur les autres, se dévouer, se brouiller, se détacher, se dérober... La fratrie, dans toute sa diversité, a quelque chose d’un destin partagé.

Jusque là, qu’est ce qui a fondé le lien fraternel/sororal ? Qu’est ce qui a pu le faire mûrir, l’éprouver ou l’aider à résister ? De la clinique à la fiction, la fratrie vibre sur toute la gamme des sentiments : de l’indifférence à l’alliance indéfectible en passant par les passions jalouses voire destructrices.

“Vieillir frères et sœurs” a cette pré-histoire, que chacun porte en lui. “Vieillir frères et sœurs, c’est aussi poursuivre cette histoire, la répéter ou peut-être y trouver d’autres ressorts, d’autres dénouements ? Chacun à sa façon, mais quelque part ensemble, c’est surtout vivre la finitude, cette ultime communauté humaine.

Que d’enjeux psychiques dans cet itinéraire!

Bien sûr, dans chacune de ces familles, il y a (eu) des parents ou leur substitut. Au sein de la fratrie, la relation aux parents (ou à leur substitut donc) a toute sa place mais, sans doute, pas toute la place. La fratrie a cette potentialité qui lui est propre et qu’envient nombre d’enfants

uniques : celle de n'être pas forcément seul(e) avec soi-même et de ne pas être seul(e) avec/ pour ses parents. Cette dimension horizontale des liens fraternels tend parfois à s'éclipser sous la dimension verticale des liens parentaux. Dans les efforts de théorisation, qui s'accordent ainsi plus ou moins à faire à chacune sa place ou à subsumer l'une dans l'autre. Dans notre écoute clinique également, qui se porte parfois de manière privilégiée sur l'une ou l'autre des dimensions. Selon les circonstances, les contextes cliniques de rencontre, les transferts individuels et institutionnels, notre écoute est susceptible de favoriser l'expression de l'importance des liens parentaux, l'importance d'un père, d'une mère, ou l'importance des liens fraternels, l'importance d'un frère, d'une sœur, des frères et sœurs dans l'histoire subjective de l'individu. Son histoire subjective infantile, mais aussi celle que l'actualité, dans ses potentialités d'après-coups, permet de revisiter et d'éclairer sous un nouveau jour.

Même dispersée ou mise à mal, la fratrie existe dans la vie psychique. La clinique en atteste... ne serait-ce qu'à entendre la persistance des enjeux de place dans les fratries et dans les familles, au carrefour des liens de filiation intergénérationnel et des liens d'affiliations intragénérationnel, et ce jusqu'à des âges tardifs. Comment se renégocient les places à chaque arrivée nouvelle, à chaque nouveau départ, à l'occasion de changement de statut, de recomposition familiale ? Comment les liens fraternels s'intriquent au jeu des identifications aux parents, participent aux remaniements des investissements narcissiques et objectaux qui soutiennent la construction de l'identité tout au long de la vie ?

Un jour, dans un Centre de Prévention où l'on mène des bilans de santé, une patiente est invitée à évoquer sa situation d'aidante familiale... Sa mère est atteinte de la maladie d'Alzheimer et vit en EHPAD depuis quelques temps; il y a beaucoup à faire pour assurer présence, réassurance et mener les démarches de tous ordres. La patiente évoque ce chemin difficile et, soudainement, laisse éclater sa colère : elle a une sœur avec qui elle doit discuter de toutes ces choses, ce qui, en l'état de leurs relations, n'a rien d'évident. La durée et l'objet de l'entretien ne permettent guère de laisser beaucoup de temps à l'évocation du lien sororale mais la patiente est très affectée. Elle présente sa sœur par la négative et elle est indignée d'être obligée de composer avec une telle femme... De quelle obligation est-il question ? En d'autres temps, lorsque plus jeune, elle se plaignait de sa sœur auprès de ses parents, leur mère lui disait souvent : « oui je sais... mais c'est la nôtre ». Le désir d'éliminer cette sœur se heurtait à l'interdit. Leur mère aujourd'hui n'est peut-être plus en mesure de « tenir » cette position mais finalement qu'importe : pour la patiente, cette injonction reste opérante. Chercher à s'y soustraire, aussi rationnel ou souhaitable que cela puisse paraître, revient à désobéir et à aviver la culpabilité. Sa sœur ne peut être reniée ou mise à distance de la famille. Etre sœurs, ce jour là, semblait être un bien lourd fardeau, ce qui n'est évidemment pas toujours le cas ! Mais cela donnait à entendre la vivacité et la ténacité des enjeux fraternels intériorisés.

Dans un autre décor, celui de l'hôpital, pour cette dame qui s'interrogeait où poser ses valises, à présent qu'elle pensait sa dépendance psychique. Une dame d'origine Portugaise, qui expliquait que dans sa famille, de tout temps, les enfants accueillaient chez eux les anciens. Arrivée jeune mariée en France, ses fils, eux, avaient donc été élevés ailleurs, dans une culture, une époque différentes. Et puis, comme pour balayer définitivement l'idée de s'installer chez l'un d'eux mais non sans une jolie pointe d'humour : "il y a les belles filles !"

Autre lieu, un EHPAD cette fois, où cette résidente, récemment arrivée, se confrontait douloureusement aux premières expériences d'une dépendance à l'autre. Elle aimait se raconter dans cette vie "libre" qu'elle avait menée, portant fièrement son indépendance dans ses récits. Elle aimait se raconter... longuement aussi, comme pour nous garder, un peu plus longtemps, auprès d'elle. Parfois, dans une autre posture, elle abordait sa famille, son enfance. Elle avait grandi auprès d'un frère porteur d'un handicap à la naissance, et avait péniblement trouvé sa place dans la famille, au prix d'une autonomie vite, trop vite ? endossée.

Trouver sa place... dans les liens entre frères et sœurs au sein d'une famille, mais aussi dans le social, où la fraternité existe comme valeur socialement construite, ordonnant ou orientant (sous forme d'idéal) les places symboliques et affectives des uns et des autres dans une communauté de groupe ou de vie. Fraterniser, apprendre à composer avec l'autre semblable et dissemblable, sous l'égide de figures parentales symboliques, n'est ce pas d'ailleurs un peu l'aventure d'une équipe au sein d'une institution... ou même d'un collectif tel l'ARAGP ? Curieuse coïncidence que celle d'une temporalité qui conjugue le départ à venir de Jean-Marc, figure tutélaire pour un certain nombre d'entre nous au sein du petit groupe ARAGPien mûrissant, vieillissant, et cette proposition de thématique sur le "vieillir frères et soeurs".

Ainsi nous y sommes ! Pour cette 37ème journée d'étude, l'ARAGP souhaitait vous convier à penser ensemble ces liens très particuliers qui s'invitent dans nos cliniques du quotidien, que nous rencontrions des fratries vieillissantes, leurs descendants eux-même pris (ou pas) dans des liens fraternels ou, plus largement, la fraternité à l'oeuvre dans la vie sociale.

Au fil des mois de préparation de cette journée, nous réalisons combien cette thématique (le fraternel, mais plus encore le sororal) demeure relativement peu explorée ou approfondie dans le champ strictement psychanalytique, si ce n'est peut être dans l'enfance/adolescence ou la clinique du handicap. Comme pour chaque thématique abordée, et plus encore peut-être pour celle-ci, l'ARAGP a souhaité réunir des acteurs de la recherche et de la pratique analytique bien-sûr et des professionnels d'autres disciplines. Le pari, chaque année, est de faire des ponts entre les champs de recherche, les domaines d'expertise et d'engager un dialogue, mûs par un intérêt commun pour l'humain. Fraterniser en quelque sorte.

Cette journée sera d'abord l'occasion d'aborder la fratrie dans sa pré-histoire, ce qui en pose les bases et lui permet (ou pas) de se déployer en mille et une configurations mouvantes. Cela permettra d'explorer comment ce tissage originel se tend, se distend, se froisse sans vraiment totalement se rompre au fil de la vie.

Notre fil rouge aujourd'hui, sera tenu par Julie Forestier et Elodie Buisson, toutes deux psychologues cliniciennes et thérapeutes familiales. Elodie Buisson est également formatrice à l'ADSPF, Association pour le Développement du Soin Psychanalytique Familial. Ensemble, elles commenceront cette journée en nous apportant des éclairages théoriques, repères pour penser ces liens particuliers, les organisateurs psychiques sous-jacents, et les évolutions singulières des liens fraternels au fil du temps.

C'est un philosophe, Jean Philippe Pierron, qui a accepté notre invitation à prendre le micro en deuxième partie de matinée. Une invitation à nous faire faire un "pas de côté", ce mouvement essentiel qui nourrit nos pensées cliniques, en développant avec son regard d'une profession "sœur", la naissance des liens fraternels.

Les présentations cliniques de l'après-midi nous permettront d'aborder la façon dont le vieillissement remobilise ces « airs de famille », en testant les lignes de faille comme les forces restantes pour, peut être encore une fois, faire de la fratrie un rempart contre la solitude.

Isabelle Touretta, psychologue clinicienne, viendra nous parler de 2 sœurs réunies dans un même Ehpad. Puis Sophie Lefebvre, médecin gériatre, Isabelle Ponsard et Cécile Nouvellon, toutes 2 infirmières, nous emmèneront dans cette clinique particulière du domicile, et dans un domicile lui aussi bien particulier où cohabitent une sœur et son frère... En fin d'après-midi, ce seront "les Ceciles", Halbert et DuChaylard, psychologues, et thérapeutes familiales, qui penseront avec nous les liens fraternels en s'immergeant chez les Pearson. Attention, spoils !

La journée sera ponctuée par la remise d'un prix littéraire... nous ne vous en dirons pas plus, gardons la surprise pour le début d'après midi ! Et par 3 courts métrages. Il nous était impossible de choisir entre les 3, il nous fallait les partager avec vous ! Ils sont très différents, mais avec ce point commun qu'ils sont venus, chacun, nous convoquer du côté du lien fraternel, et nous parler, à leur façon, d'une histoire de fratries, et de ce qu'il s'y dit... ou pas !

Complexe Fraternel et complexité des liens dans les fratries

Élodie BUISSON et Julie FORESTIER

C'est par un extrait d'une thérapie familiale que nous avons envie de commencer cette présentation. Nous l'avons enregistré, pour vous la rendre plus vivante ! Nous sommes durant la première année de la thérapie familiale, vous entendrez : les parents, Iris lycéenne, Marceau et Ana collégiens, ainsi que le thérapeute principal. C'est une séance très évocatrice de l'entremêlement de la fratrie des enfants, en présence, et de celle des parents. Au cours de la Thérapie, nous aurons aussi à faire avec la fratrie des grands parents.

Audio:

Iris: 1985 c'est la date sur mon T Shirt

Anna: t'avais 10 ans maman

Iris: je t'imagine bouclée avec des joues toutes roses

mère: je n'étais pas bouclée du tout !

(et alors t'imagine qu'elle elle laissait entrer son frère dans sa chambre ou pas ?)

Anna: et bien il était plus sympa que Marceau alors.

mère: mon frère il m'a permis de comprendre des choses importantes ! Regarde Iris elle a aidé Marceau avec son devoir de physique. Et peut-être l'année prochaine Marceau t'aidera toi Anna ?

(Alors votre frère vous aidait ?)

mère: oui il fallait que je comprenne vite mais il était sympa il essayait de plusieurs manières. D'ailleurs c'est valorisant d'expliquer à quelqu'un quelque chose pour qu'il comprenne.

père: c'est la première fois qu'elle faisait une explication complète à Marceau. Avant

fallait se battre pour qu'elle lui prête ses cours. Il t'a écouté pendant une heure ?

Iris: oui

(Et toi Anna qui est la plus petite ?)

Iris : les parents ils seront trop vieux pour les explications, ils auront tout oublié

mère: j'attends qu'ils soient en terminal pour m'expliquer les nombres complexes il faudra d'ailleurs bien trois enfants pour comprendre!

et c'est pas grave Anna. Moi non plus j'avais personne à qui expliquer, je faisais la classe à mes doudous ! j'en avais une dizaine !

(vous y jouez-vous à l'école ?)

Marceau: oui avec Iris on a dû sortir toutes nos peluches !

mère: moi je détestais l'histoire alors je faisais comme si c'était un journal télévisé

(vous en faisiez un jeu alors!)

Anna: Oh la la!! tu dessines toujours la même chose Marceau, c'est nul. tu fais toujours pareil.

Marceau. N 'importe quoi, c'est pas vrai.

(c'est quoi cette colère?)

mère: cette rivalité! Je pense que les lignes bougent parce que Marceau s'améliore beaucoup et ça perturbe.

Marceau. oui elle, elle baisse.

mère: Non mais elle est habituée à ce que tu fasses des bêtises et que tu te fasses punir.

Marceau: Ben Anna, elle baisse vraiment, elle ment, elle dissimule, j'ai tout dit aux parents.

(ça veut dire que si tu avances ta sœur, elle régresse? est ce qu'on peut pas se dire que les choses évoluent différemment pour chacun?)

mère: Même Iris, elle s'améliore sur son estime de soi.

père: on voit des groupes de deux se former et se déformer.

Anna. bien vous aussi vous faites des groupes !

Iris: faire des groupes c'est un concept stupide, inventé par des parents stupides, les nôtres! Ils ont pas compris qu'on pouvait parler ensemble sans faire des groupes, si je parle avec Marceau ils disent que c'est un groupe. mais ils ont pas compris qu'on n'est pas obligé d'être collé tout le temps!

mère: c'est juste qu'on remarque que vous ne pouvez pas être bien à 3 ! A deux ça va mais à 3 ça dégénère!

(si on comprend bien c'est agréable d'être à 2 et que le 3ème...)

Mère: ...souffre! systématiquement ! on avait imaginé que vous, les filles vous joueriez ensemble et que notre garçon jouerait à des trucs de garçons... nous les parents on fait un groupe à 2 et on a chacun des temps individuels avec vous.

(finalement est qu'on on peut se dire ce que cela fait quand on n'est pas dans le groupe?)

Marceau : c'est pas agréable.

mère: ça c'est sûr! Iris est spécialiste. Chaque année elle se trouve toujours deux copines un peu pestes et elle est la 3ème . Cette année c'est pareil!

Iris: non on fait un groupe à 3!

mère: non mais pas au début!

Iris: mais si maman! t'es pas dans ma vie!

(oui on peut se sentir rejeté)

père: ils le vivent très mal: Marceau se met en colère et Anna se met à pleurer.

mère: alors faites un groupe tous les deux et Iris elle ne se sentira pas rejetée!

de toute façon dans cette famille ils sont tous bien en "enfant unique"! ça se passe très bien en enfant unique!

Iris: ben t'avais qu'à faire 3 enfants uniques!

(oui et des fois ça peut être bien d'être en groupe)

1. Thérapies familiales et liens fraternels.

André Ruffiot, pionnier de la thérapie familiale psychanalytique, énonce « *on est tissu avant d'être issu* » pour illustrer que chacun d'entre nous, naît d'un groupe, le groupe familial. Il précise ainsi que la famille est un groupe particulier qui préexiste à la naissance de chaque individu. C'est le premier groupe d'appartenance.

C'est aussi ce même tissu que nous avons essayé de fabriquer avec cette famille, comme toutes celles que nous rencontrons pour porter avec eux un peu de leur souffrance et construire ce qu'Évelyne Grangeon appelle « un néogroupe ». Eux, nous, un nouveau groupe, qui permettra à la famille de s'appuyer sur nos liens, nos éprouvés et nos pensées pour petit à petit digérer, transformer leurs souffrances vers une issue possible pour tous.

Ce nouveau tissu groupal va traverser l'histoire de la famille et tenter de la mettre en récit. Vont s'entremêler les liens de filiations, les liens de couple comme les liens générationnels. Viendront aussi se révéler, se retravailler les liens fraternels : ceux de la fratrie en présence, ceux de chacun des parents, ceux aussi des aïeux et peut-être même les nôtres, dans nos liens avec la famille, dans nos liens de co-thérapie, dans ce qui vient se jouer entre nous au niveau inter-transférentiel...

C'est aussi des modes de liens que nous allons retrouver dans nos groupes institutionnels, nos liens d'équipe...

Aujourd'hui, nous avons eu le plaisir de répondre à l'invitation de l'ARAGP pour venir travailler avec vous sur cette thématique des liens fraternels.

Co-thérapeutes lors de cette thérapie familiale, nous retrouvons, aujourd'hui, avec Julie Forestier, nos liens de collègues mais peut-être aussi quelque chose qui traverse les liens fraternels, qui traverse ce que la famille est venue déposer contre transférentiellement sur nos liens.

C'est donc à deux voies que nous avons décidé de partager avec vous nos réflexions sur le fraternel.

Cette thématique des liens fraternels reste peu travaillée et pourtant, l'origine du monde est racontée dans la genèse à partir d'un couple Adam et Eve puis d'une fratrie avec Abel et Caïn (l'aîné) qui viennent témoigner de la rivalité fraternelle jusqu'au fratricide devant Dieu mais aussi de la manière dont chacun va être regardé, aimé, préféré par les figures parentales. Une même histoire oppose Kabil et Habil devant Allah dans le Coran.

Si nous tentons de définir tous ces termes, de “fratrie”, de “sororité”, de “liens fraternels” (en laissant notamment à notre collègue philosophe celui de fraternité), que de dénominations dans le langage courant, de tous ordres et dans tous les domaines. On parle de frères de lait, de frères de sang, de frères ennemis, nos médecins s’interpellent comme confrères, consœurs...

Alors, Les frères et les sœurs, est-ce une somme d’individus ? un groupe ? En Thérapie Familiale Psychanalytique c’est bien le lien dans le groupe que nous cherchons à entendre et comment chacun dans la famille a pu se construire en appui sur le familial.

Par définition, frère, sœur, renvoient donc à ceux qui sont nés de mêmes parents et qui partagent le même héritage génétique et socio-culturel.

Le lien fraternel constitue l’un des liens qui structure la famille, tout comme le lien de couple, le lien de filiation et le lien générationnel. Il joue un rôle considérable dans la vie intrapsychique, affective et sociale du sujet. Actuellement, le terme de frère s’ouvre à d’autres liens non consanguins : demi-frère, quasi-frère, frère adoptif, frère de famille d’accueil....

Dans le discours, la fratrie peut être idéalisée : “les super familles”, la famille parfaite, le clan des frères, les fratries célèbres (tout proche de nous les frères Lumière). Mais la fratrie renvoie tout autant à des comportements humains qui peuvent aller de l’amour à la haine, parfois sans nuances (comme dans le film « frère et sœur » film de Arnaud Desplechin avec Marion Cotillard).

Les liens fraternels peuvent aller du collage, du fusionnel, aux « divorces fraternels » lorsque des traumatismes s’invitent (décès, handicap, ruptures...). Ils peuvent s’exprimer dans un amour sans faille, dans une haine viscérale ou plus tranquillement dans des rivalités plus tempérées. Ils vont se mettre en scène au travers de taquineries, de chamailleries, de disputes, d’insultes, de refus de partage qui peuvent confiner les parents ou l’entourage dans des rôles de juges de paix....

Et pourtant, lorsqu’on ne l’a pas, ce frère, cette sœur... on l’invente ! comme le grand-frère, la compagne imaginaire de notre petite enfance.

Actuellement, dans le langage des adolescents, ils s’interpellent par « frère... », “frérot” même si vous n’êtes pas du même sexe ou de la même génération qu’eux.

Plus tard, à l’âge adulte les rivalités effleurent de façon plus silencieuse mais l’âge n’empêche pas les tensions dans les liens frère/sœurs. Liens qui parfois sont remis au-devant de la scène au décès d’un parent ou lorsque la maladie touche un membre de la famille.

Le terme de « sororité » lui, est apparu de façon plus prégnante dans le langage courant ces dernières années.... Il vient affiner ce lien du côté du féminin.

Dans un premier temps, nous allons reprendre ce qu'il en est des liens fraternels, comment ils s'organisent dans la famille et ce qui les constitue.

Dans un deuxième temps, nous tenterons d'explicitier le concept de complexe fraternel et comment il peut être support pour penser la complexité des tous premiers liens des frères et des sœurs.

et *enfin*, nous mettrons en lumière comment les liens fraternels vont permettre un dégagement vers des liens plus sociaux...

2. Organisation et constitution du lien fraternel.

a. Investissement narcissique.

Pour aller plus en avant dans notre considération sur la construction des liens frères et sœurs, il est à noter que, plusieurs facteurs vont se conjuguer afin de définir *la consistance* et *les effets* du lien fraternel.

Ce groupe n'est pas un groupe homogène, il varie dans le temps, même si un fond constant le constitue.

Ce groupe va se différencier en sous-groupe :

- Les frères/les sœurs.
- Les ainés/les cadets c'est la question du rang dans la fratrie : un rang qui structure les rivalités mais qui assigne aussi à des emplacements, parfois à des soumissions, c'est aussi la question des places (existe-t-il une bonne place ? l'ainé qui n'a pas l'appui d'un plus grand, celui du milieu qui se sent perdu, ou encore le dernier exclu protégé et invité à ne pas grandir...), la place du préféré.
- La nature du lien : les vrais et les faux... Les enfants Consanguins, utérins (même mère), d'une autre souche parentale... c'est ce qui va "agiter" les liens des fratries "recomposées", des familles d'accueil.

Il est d'observation courante que les enfants d'une même fratrie n'ont pas tout à fait les mêmes pères et les mêmes mères : entre la naissance de leur premier enfant et celle du dernier, les parents ont changé !

Par ailleurs, il n'y a pas de fratrie sans l'investissement narcissique des parents sur leurs enfants considérés, un à un, comme formant le groupe de leurs descendants.

Il n'y a sans doute que les parents pour se bercer de l'illusion que l'arrivée d'un petit frère ou d'une petite sœur est une grande joie, qu'on aimera tous nos enfants de la même manière », « qu'on ne fait pas de différence entre eux »...

Cet investissement narcissique peut être positif ou négatif et il est inégalement réparti sur les frères et sœurs. (Incidence du rang, mais aussi du sexe de l'enfant dans le désir inconscient des parents ou de l'un d'entre eux).

Le moment dans l'histoire de la famille où l'enfant arrive peut aussi avoir un impact et on peut comprendre le poids qu'un enfant portera alors que sa naissance a correspondu par exemple à la mort d'un parent.

Et puis la personnalité même de l'enfant aura un impact sur le lien et l'investissement narcissique de son parent en fonction de ce qu'elle vient activer chez son parent lui-même.

Vous l'aurez compris ; à cet endroit vient se loger la place du "préféré", qui peut donc être celui qui était à protéger, celui qui se situe au même rang que les parents (on fait d'ailleurs plus souvent couple avec des personnes qui sont au même rang dans leur fratrie que nous même) celui qui est arrivé à un moment particulier de l'histoire de la famille, celui qui hérite d'une place particulière (caractère du grand père...).

C'est aussi à cet endroit que bien plus tard se jouera avec plusieurs autres facteurs, nous le verrons sûrement au cours de la journée, la manière dont l'aidant principal sera désigné. Le protégé qui a pu s'autonomiser et vivre sa vie... versus celui qui a toujours cherché à satisfaire et qui restera jusqu'au bout dans cette quête, ou l'enfant bâton de vieillesse...

Ces liens amènent tout un jeu d'identifications croisées : les parents identifient leurs enfants entre eux comme frère et sœur, par leur regard sur chacun mais aussi sur les liens entre leurs enfants. Et donc nous l'avons dit, chaque parent aura un lien particulier avec l'enfant qui occupe le même rang dans la fratrie que le sien favorisant les identifications, ou les attentes.

Cette identification permet aux enfants de se représenter leurs liens tout en les inscrivant dans un récit, celui du roman familial, mais aussi dans des alliances symboliques. Ainsi, frères et sœurs ont en commun un lien de génération et sont liés par un héritage partagé (même s'ils ne le partagent pas dans le quotidien).

C'est cet héritage psychique transmis par les générations précédentes, les mythes familiaux légués qui vont colorer les liens fraternels.

Il y a une part consciente qu'on peut se raconter (j'ai fait psychologue comme mon père...) et une part bien plus inconsciente qui nous traverse et qu'on peut percevoir par des actes manqués... On n'est pas si loin de Noël pour réchauffer la dinde aux marrons et se rappeler les disputes qui ont pu se déclencher avant que la bûche ne soit servie !

En ce qui concerne cette construction des liens nous pouvons distinguer deux mécanismes familiaux qui sont à l'œuvre dans le lien fraternel : nous allons développer la notion de contrat narcissique et le pacte dénégatif.

b. Le contrat narcissique

Freud a emprunté à Goethe cette formulation « Ce dont tu as hérité de tes ancêtres, acquiert le pour le posséder ». Et Pierra Aulagnier a développé à cet endroit le concept de "contrat narcissique", où elle explique que chaque individu vient au monde comme porteur d'une continuité à assurer, à charge à lui de s'approprier les énoncés familiaux.

Cela va jouer un rôle important dans la reconnaissance de l'inscription généalogique du Sujet. C'est le jeu des ressemblances (on entend parfois : "c'est le portrait craché de son grand père"), des nominations (des enfants qui sont nommés comme un grand oncle héroïque dans le roman familial), ou encore l'inscription de chaque enfant dans « les rêves de désirs irréalisés des parents » ("tu seras un sportif de haut niveau moi qui n'a pas eu l'autorisation de passer les sélection nationales").

Parfois, un frère, une sœur sera fantasmatiquement (ou même dans la réalité) installé par ses parents ou par ses frères et sœurs comme une incarnation de l'Ancêtre, ou comme « le gardien de son frère » (cf. « s'adapter » de Dupont Monod qui décrit une fratrie dont l'un des enfants est handicapé en décrivant par chapitre comment chacun des enfants réagit à cet handicap).

Nous pourrions utiliser l'image d'un juke box pour illustrer ce concept de contrat narcissique :

Chaque enfant, à son arrivée, doit mettre son propre jeton dans le juke box pour que la musique familiale continue de passer. Cette pièce offre le bénéfice de continuer la chanson familiale et de danser avec les autres membres de la famille. On comprend bien ici qu'on ne choisit pas la musique, on nous lègue une pièce qu'on introduit dans le juke box pour bénéficier de l'intégration dans le groupe.

Exemple: "Ce qui nous lie" (film): De père en fils, l'histoire d'une famille de vignerons, son amour de la terre, du vin avec son lot d'exigence et d'excellence, l'ainé se dégage d'une pression trop importante d'attentes trop inhibantes de son père, il part faire le tour du monde mais ça le

rattrape, et il devient vigneron en Australie. La fille, elle, lutte pour se faire une place dans cet univers très masculin et le cadet qui n'a pas de nez, a de grandes difficultés pour se dégager du destin prescrit par sa famille et s'engage dans une relation de couple qui appuie sur ses propres failles.

Ainsi le contrat narcissique renvoie à l'étayage groupale et à l'inscription dans une généalogie et l'enveloppe familiale là où le pacte dénégatif évoque plutôt ce qu'abrite le lien, ce qui fait liant. (dans ce film le couple formé par le cadet et la fille d'un autre vigneron qui tentent de s'étayer pour s'autonomiser.)

c. Le pacte dénégatif

René Kaës met en évidence que tout lien repose sur un pacte inconscient, sur ce qui doit être refoulé/non pensé/dénié afin de préserver les fondements du groupe. C'est comme la boîte de pandore : ce qu'il faut garder à l'abri pour que le lien tienne.

Prenons l'exemple d'un couple qui se serait retrouver autour d'angoisses de mort particulièrement envahissantes, du fait de leur propre héritage (un père mort précocement chez Monsieur, une sœur décédée enfant pour la fratrie de Madame). Ils auraient construit un lien inconscient autour de la conjuration de telles angoisses en pratiquant par exemple, à deux, puis en famille, des sports extrêmes. On imagine qu'un tel pacte risque de vaciller avec des accidents, des maladies ou simplement l'avancée en âge du couple.

C'est important d'avoir alors en tête que ce ciment du couple ou de la famille a une formidable puissance de liant et qu'il assure à chacun une continuité dans le lien même s'il est fait de négatif. Dénoncer ces pactes risque de mettre en péril le lien. Dans notre exemple, quand l'un des deux parents tombent malade il vient directement rompre le pacte de leur alliance et libérer les angoisses de mort dévastatrices.

d. La dynamique verticale versus la dynamique horizontale

A la suite de ce que nous venons de dire, il est bien évident que nous définissons les liens fraternels en les reliant directement, aux liens de couple et aux liens générationnels. Pour structurer notre réflexion, nous pouvons dire que le groupe fraternel s'organise au croisement de deux axes :

- Celui vertical constitué par le rapport au couple parental dont l'ensemble des frères et sœurs procèdent qu'ils soient engendrés ou adoptés. C'est un *axe intergénérationnel*.

- L'axe horizontal, lui, est formé par la génération paritaire (même génération), que les rapports soient consanguins, d'adoption ou de recomposition familiale. (Familles multiples)

Nous pourrions dire aussi, que le premier axe, celui des enfants et des parents, s'ordonne selon les modalités de l'Œdipe. Le second axe est celui des modalités du complexe fraternel.

3. Le Complexe fraternel.

a. Le mythe de Gaia.

Mais avant d'aller plus loin sur la conceptualisation de René Kaës du « complexe fraternel » nous avons envie de reprendre avec vous le mythe de Gaia qui nous aide, sensoriellement et intellectuellement à penser cette organisation.

Cf. mythe de Gaia

Dans *Les Travaux et les Jours*, Hésiode raconte comment, au tout début, Gaïa la Terre-Mère universelle enfante sans s'être unie à quiconque, par la force intime qu'elle porte en elle et qui nourrit toute chose. Puis Ouranos, enfanté par Gaïa, la recouvre dans un coït ininterrompu qui maintient leurs enfants incestueux bloqués dans le sein de la Terre. Six Titans et leurs six sœurs Titanes sont retenus dans le ventre maternel, comme leur père avait été lui-même inclus dans Gaïa. D'autres enfants aussi sont retenus dans l'obscurité, confinés dans l'espace : les Cyclopes et les Hékatonchires .

Grosse et comprimée par ses enfants qui l'étouffent, Gaïa les retourne contre leur père-frère. Elle arme d'une serpente Cronos, le plus jeune des Titans qui, du dedans du ventre maternel, émascule son Père. Cronos rejette en arrière le membre viril coupé, et de quelques gouttes de sang naissent les Érinyes, les Géants et les Nymphes. Hurlant de douleur, Ouranos se dégage de Gaïa et va se fixer définitivement en haut du monde. De ces forces d'engendrement naissent des formes élémentaires, brutes, premières et primitives, ce sont des figures de l'archaïque. Cette puissance des commencements est aussi un ordre créateur qui triomphe du chaos, du vide, de la nuit. Cet ordre est éminemment fragile : la vie et la mort sont à peine séparées l'une de l'autre, et l'incertitude est grande sur leur union comme sur leur désunion.

Une des lectures de ce mythe nous met en présence des frères et sœurs dans ce moment de l'archaïque, du commencement, violent, incestueux au début de toute chose, et donc à son principe et à son origine.

b. complexe Fraternel versus Complexe d'Œdipe.

René Kaes définit le « **complexe** » *comme un ensemble organisé de représentations et d'investissements inconscients, constitué à partir des fantasmes et des relations intersubjectives dans lesquelles la personne prend sa place de sujet désirant par rapport à d'autres sujets désirants.*

Il en est ainsi du complexe d'Œdipe et du complexe fraternel. L'un et l'autre sont donc traversés par la **conflictualité**.

Et quelle conflictualité ! la « **venue d'un frère** » oblige l'enfant à penser son existence autrement. Il se confronte à la perte douloureuse de son statut d'« enfant seul au monde », de « petit dernier ». En effet, l'arrivée du bébé introduit bien sûr de la zizanie dans la fratrie. L'attente, l'arrivée du bébé, les soins prodigués viennent « **déloger** » les aînés de leur place et du réseau d'investissement dans lesquels ils s'étaient construits. Il vient décaler le regard des parents porté jusque-là sur eux. On pourrait dire que les premiers liens fraternels ne commencent pas forcément dans l'amour...

Ainsi nous pouvons repérer deux niveaux de conflit :

- **Œdipien** (rivalité) : « *pousse-toi de là que je prenne ta place* »
- **Fraternel** (archaïque, primitif, violent) « *je te tue pour être le seul à exister* », « *je t'élimine/je me colle à toi pour me sentir exister* »

Ces deux niveaux sont traversés par des sentiments forts, plus ou moins subjectivés.

Dans le fonctionnement de la fratrie, le conflit œdipien renvoie, peut-être plus, à la question de la jalousie. Freud envisage la **jalousie** comme étant un processus normal, nécessaire et constant dans tout lien fraternel. Selon lui, la jalousie est issue du sentiment que l'autre, frère et sœur, serait préféré de la mère, du parent. Elle se dirige contre les rivaux et induit des attitudes hostiles et des rivalités. C'est avoir ce que l'autre a car cet objet est désiré par un 3^e. Cela implique une triangulation.

Quant à la conflictualité exprimée de façon plus brute et première dans le fraternel, nous pouvons faire le lien avec les théories de Mélanie Klein, quand elle distingue l'**envie** de la jalousie et de la rivalité. Elle envisage l'envie comme étant une donnée constitutionnelle intervenant au

tout début de la vie. L'envie, pour elle, procède « *d'un sentiment de colère, de rage qu'éprouve un sujet quand il craint qu'un autre possède quelque chose de désirable et en jouisse. L'impulsion envieuse tend alors à s'emparer de cet objet et à l'endommager* ». Il n'y a pas de tiers.

On pourrait aussi le dire ainsi, si la rivalité fraternelle (jalousie) est une inquiétude relative à quel enfant serait le préféré du parent, les premiers temps de la confrontation avec le frère ou la sœur créent une véritable angoisse de ne plus exister aux yeux des parents (envie).

Ainsi, on pourrait reprendre les choses en ces termes :

- **Complexe d'Œdipe** : amène plus du côté de la différenciation des sexes et des générations. Le tiers prend place et structure *la filiation*. L'angoisse de castration va l'organiser.
- **Complexe fraternel** : ramène plus du côté d'une tentative de différenciation première et archaïque. on serait plus là du côté d'une *affiliation*.

Bien sûr ces deux complexes s'entremêlent comme s'entremêlent les liens familiaux.

René Kaes repère différentes formes dans le complexe fraternel. Formes qui s'opposent et s'entremêlent, s'interpénètrent les unes des autres et peuvent sans cesse être réactivées tout au long de la vie.

b. Les formes du complexe fraternel.

Il décrit **une première forme**, très archaïque. La fratrie apparaîtrait, alors, comme un corps fraternel peu différencié et soudé au corps maternel. Tout se passerait comme si frère et sœur constituaient chacun une partie du corps maternel. On pourrait reprendre l'expression de « **giron maternel** »,

- *Il y a là, un accrochage à la mère dont les frères/sœurs ne peuvent se dégager*

Il nous semble que c'est ce que met en lumière le mythe, la violence de l'arrachement/décrochage/dégagement à la mère, au corps maternel encore plein (rempli) de "bouts" de frères et sœurs. C'est une toute première tentative de différenciation, de construction de l'altérité : ce qui est de Moi/ ce qui est de l'Autre. C'est ce que l'on retrouve chez le petit qui vient tout autant s'accrocher au corps maternel tout en le tapant. C'est peut-être ce que vous pouvez retrouver dans la clinique de l'âge... ou de ces adultes au décès d'un parent qui viennent comme se recoller au frère ou à la sœur (comme le film "frères" sortie très récemment où les deux frères joués par Yvan Attal et Mathieu Kassovitch ont besoin de se recoller physiquement).

Il s'agit d'une séance du début de la thérapie. Les séances débutent, à cette période, toujours au pas d'une course aux places pour s'asseoir, tout le monde se précipite pour être à côté de Mme, quitte à s'entasser sur la même chaise, une fois le difficile arbitrage fait, chacun finit par trouver une chaise mais cela est de courte durée et tous les enfants s'envolent comme un nuage de moineaux jusqu'à la table basse pour dessiner. Là, la même difficulté pour trouver une bonne place se rejoue, la place coincée contre le radiateur, la place dos aux parents... Aussi, le début des séances est toujours marqué par une course aux places : tout le monde voudrait la même chaise mais nous n'avons pas identifié quelle était cette place. Un peu comme si la place que l'on voulait était précisément celle que l'autre veut au même moment.

Sur cette séance nous remarquons que la table basse est devenue trop petite pour eux. Les genoux la soulèvent. Les enfants commencent leur réalisation et l'empiètement continue, très vite la limite entre les feuilles ne sera pas respectée et les coups de crayons, les traces des uns laissés sur les dessins des autres fuseront. Dans ce brouhaha, les parents évoquent de nouveau les travaux dans leur maison et les aménagements transitoires qu'ils ont trouvés. Ils dorment dans la chambre de la petite dernière. Les vêtements de celle-ci sont dans la chambre d'Iris, l'aînée et Marceau doit traverser la chambre de sa sœur pour aller dans la sienne et tout le monde traverse la chambre de Marceau pour accéder à la salle de bain. Cette organisation semble à la fois amuser, alourdir et confuser le quotidien de la famille qui ne paraît pas pouvoir se projeter, à ce moment-là de notre histoire avec eux, dans un autre fonctionnement. La famille est en chantier, et c'est bien de ça dont nous traitons en thérapie.

C'est cette part de l'archaïque et du sensoriel qui nous arrive souvent de plein fouet dans les débuts de nos rencontres familiales mais aussi dans nos institutions. On n'en est pas encore dans une possible mise en récit, en histoire.

Et c'est ce qui nous paraît intéressant dans le mythe de Gaïa, c'est l'apport et l'écoute de la dimension archaïque des premiers liens fraternels. **Le mythe appuie toute la question du corporel, du sensoriel, des vécus avant même de s'intéresser au contenu plus fantasmatique, représentatif et symbolique.**

La deuxième forme décrite par René Kaës sur sa théorisation du complexe fraternel, amène les notions de double et bisexualité

- *Ainsi, l'Angoisse inverse serait d'être réintégré et détruit dans le corps maternel.*

Le *mouvement de détachement* est vécu, comme nous venons de le voir, par la fratrie comme un risque mortel. A l'opposé, l'accrochage des enfants à la mère lorsqu'ils ne peuvent s'en dégager, provoque des vécus d'horreur et de persécution.

Rester dans le giron maternel, alimente l'angoisse inverse de se trouver ré-intégré et détruit dans le corps maternel. **Face à cet autre danger, l'enfant peut se nouer à un ou plusieurs membres de sa fratrie et les constituer comme doubles en place et lieu de la mère pour tenter de s'en détacher.** Ces doubles narcissiques fonctionnent comme autant de figures de l'enfant pris dans l'image de lui-même/ sa mère, auquel il s'arrime.

D'une façon plus générale, le frère ou la sœur renvoient à l'enfant, en écho, sa propre image. Il s'agit **d'une image spéculaire** dans laquelle l'enfant est à la fois lui et l'autre, garçon ou fille.

Le frère ou la sœur devient "le double" mais aussi "l'allié", "le partenaire" s'il n'est pas trop étranger à soi (Comme dans le handicap lourd).

L'enfant alterne entre le besoin de s'appuyer sur ces doubles pour se dégager du giron maternel mais aussi, petit à petit, de se différencier de celui-ci car il peut être à son tour envahissant quand trop en miroir avec lui. « Il fait tout comme moi ! s'énervent les aînés ». L'enfant, cherche, de cette façon, à affirmer son identité pour se différencier, petit à petit, en alternant alliance et rejet, proximité et distance, et ainsi de suite ...

On pourrait dire, à la suite d'Alberto Eiguer, que l'alliance privée entre le frère et la sœur construit la connaissance de l'autre et la connaissance de soi.

Afin de mieux comprendre ce que ce processus archaïque représente dans notre notre néo-groupe formé par nous et la famille et comment en appui sur nos liens co-thérapeutiques, et nos doubles fraternels, nous avons tenté un premier dégagement, Julie Forestier se propose de nous rapporter deux scènes en miroir, une de la thérapie et l'autre d'une post-séance.

Sur le premier trimestre de la thérapie, je me souviens de la séance où Marceau était absent car il venait d'être hospitalisé. Il devait être opéré le lendemain. Sur cet entretien, seul Marceau manquait. L'ensemble de la famille était quand même venu à la séance de thérapie familiale comme habituellement. L'équipe des thérapeutes pensait alors beaucoup à Marceau, seul dans sa chambre d'hôpital. Il avait été question de cette opération la séance précédente, elle avait été décidée dans l'urgence par les médecins.

Tout cela nous était exposé avec une grande froideur, une certaine banalisation. Je me souviens de mon inquiétude, voire de mon angoisse, et d'avoir tenté de réprimer mes larmes.

De leur côté, les collègues bien qu'inquiètes pour la santé de Marceau n'avaient pas ressenti cette vague d'émotions et avaient fini la séance plus sereinement. Ce n'est qu'en nous parlant de nos vécus respectifs que chacune prit la mesure de l'angoisse réprimée et

de nous laisser envahir par l'effroi. Nous pouvons comprendre ce désaccordage comme une défense de la famille et cette diffraction du transfert m'a fait penser aux trois petits singes de la sagesse (ne pas voir/ne pas entendre/ne pas parler) seule posture possible pour supporter l'insupportable. On suppose ainsi, qu'à l'intérieur de la famille des clivages équivalents sont à l'œuvre venant lutter contre l'effondrement de la situation dramatique d'avoir un enfant opéré au cerveau.

Après cette séance éprouvante, alors que je rentrais à vélo chez moi après cette riche post-séance où je pensais avoir suffisamment partagé mon vécu catastrophique, une voiture me coupa la route. J'ai évité de peu le véhicule et, le conducteur, réalisant son erreur, m'attendait au carrefour suivant pour prendre de mes nouvelles. Il me demanda si j'allais bien, se confondant en excuses, je lui répondis simplement « ce n'est pas grave ! ».

Devant ma réaction je vis sa stupeur et ce n'est que par son retour que je compris la gravité de ce qui venait de se passer. Je n'avais pas du tout pris la mesure de la situation et la fin de mon trajet pour regagner ma maison saine et sauve fut très longue tellement j'étais envahie par la terreur de ce qui m'avait auparavant anesthésié.

On voit bien ici comment la nature des projections familiales est difficile à éliminer ou transformer. Nous pouvons comprendre l'importance des défenses familiales à l'œuvre au regard de la nature des angoisses à contenir.

Nous étions encore au début de la thérapie et ce dispositif encore jeune n'avait pas permis d'aller au bout de ce processus de désintoxication avec eux à ce moment-là. Nous entendions bien comment l'indifférenciation protège la famille et contamine d'une façon ou d'une autre tous les membres du néo-groupe.

Mais en appui sur nos liens de co-thérapeutes, nous avons pris le temps de nous réchauffer ensemble, de nous appuyer chacune sur nos propres liens fraternels, sur les fratrie de nos enfants, de nous raconter des joies et des douleurs, pour tenter un premier dégagement de cette anesthésie dans laquelle nous nous sentions prises, avec comme au-dessus de nos têtes une épée de Damoclès... la mort rodait...

Ainsi, si le complexe fraternel est un recours contre la puissance de l'imaginaire maternel « archaïque » (préœdipien), **il va muter petit à petit de l'archaïque vers le symbolique**. Et si la fratrie peut avoir un caractère magique, toute puissante et inséparable dans un premier temps, cela va se transformer vers un détachement du corps maternel, et une différenciation entre l'enfant et ses frères et sœurs pour devenir des rivaux mais **aussi des appuis précieux** pour affronter le monde et les autres.

Cette mutation de l'archaïque vers le symbolique n'est rendue possible que dans la rencontre avec les interdits. Mais aussi par l'accueil de cet archaïque par la famille et par sa capacité à contenir (et intégrer) la violence primitive inhérente. Celle-ci (la rencontre avec les interdits) va permettre à la haine, **l'hostilité** et **le désir fratricide** qui sont à l'origine des sentiments sociaux de trouver une issue vers la réparation, le partage des émotions, les premiers mouvements d'empathie.

Winnicott confirme cette analyse : « une fois la haine exprimée, l'amour à sa chance » Toutefois, il ne cesse de rappeler la nécessité d'une expérience primaire satisfaisante avec une mère suffisamment adaptée à son enfant pour que « l'amour ait sa chance ».

4. La fratrie, une matrice du lien social.

Au regard de ces différents développements nous pouvons donc dire que le lien fraternel est un support d'apprentissage et d'expérimentation de différents liens constituant ainsi une matrice spécifique tout comme cela a pu être développé avec le lien d'objet primaire.

Les liens fraternels vont d'abord être le support de deux acquisitions fondamentales chez l'enfant : d'abord pour soutenir ses fantasmes originaires et sa pulsion de savoir puis ses capacités de socialisation.

En effet, la naissance de l'autre fraternel oblige à la connaissance de l'origine de la vie et de l'activité sexuelle des parents, c'est l'arrivée du désir de savoir. **La naissance d'un puiné** conduit l'enfant à développer ses fantasmes originaires et ses premières théories sexuelles. Il est confronté à la reconnaissance du désir de l'autre, celui de la mère pour le père, celui de la mère et du père pour un autre semblable à lui (Le désir de savoir est d'ailleurs une des issues possibles du dépassement de l'envie.).

Le lien fraternel va aussi constituer un véritable lieu d'apprentissage de l'altérité avec les alliances, les rivalités qui vont pouvoir se déployer dans le jeu, la compétition... Ainsi, s'adressant à « presque eux-mêmes », les frères et sœurs expriment dans le groupe fraternel, leurs pulsions agressives de façon de plus en plus socialisée.

Comme lieu d'apprentissage social : on pourrait dire que le complexe fraternel devient la matrice de construction de « **la communauté des frères** » avec **des règles de socialisation** qui donnent place « horizontalement » à chacun de ses membres. Il permet le déploiement d'une « empathie », d'un partage de sa vie psychique avec un « presque soi », un « alter ego », un « presque semblable » que constitue d'abord la fratrie puis toutes les relations sociales de l'enfant devenant grand.

Ainsi toutes les **nuances du complexe fraternel** s'éprouvent et se réactivent à différents moments de la vie.

Nous pouvons donc observer dans notre clinique ou notre positionnement :

- Des temps de l'archaïque où le corps fraternel est peu différencié et soudé au corps maternel.
- Des expériences de double que ce soit dans les étayages et identifications fraternels ou professionnels.
- et des vécus d'envie ou de jalousie liés à des pertes et des rivalités.

Tout l'enjeu de ces vécus étant dans le dépassement de la jalousie et de la haine, **l'acceptation de l'autre, de la justice, du partage de l'amour, de la mutualité, de la solidarité c'est-à-dire dans l'inscription au lien social.**

Pour terminer, nous avons envie de revenir avec vous sur la question et la place du jeu dans les relations fraternelles, qu'ils soient jeux corporels, jeux imaginaires, jeux de société ou même jeux virtuels....

Winnicott nous explique que la mère est le premier objet intermédiaire entre l'enfant et le monde (entre le Moi et le non Moi) : l'enfant va se confronter à la destructivité qu'il projette sur l'objet maternel ce qui permet au Moi de survivre et de se séparer.

Rosa Jaitin introduit alors l'idée que le frère et la sœur, en tant que sujet réel ou imaginaire, représentent **les premiers jouets, les premiers instruments d'appropriation ou d'utilisation.**

La fratrie, d'après elle, est un médiateur, un objet de jeu, un intermédiaire entre l'imaginaire et le réel, un alter ego qui sert de passeur entre la relation spéculaire (narcissique, qui semble produit par un miroir) et la relation d'objet.

Le lien fraternel constitue une construction psychique commune aux membres de la fratrie qui leur permet de se distinguer comme un sous-groupe dans le groupe familial (Langue propre à la fratrie).

Nous avons pu remarquer que pour la famille l'expérience du confinement a entre autres, permis par la différenciation des espaces de réintroduire le jeu dans la fratrie, du fait notamment, du dégagement des enjeux de filiation trop écrasants.

Lorsque nous retrouvons la famille après le confinement ; ils nous décrivent un temps suspendu comme un paradis perdu temporairement retrouvé. Les parents commencent par nous dire qu'ils ont dû se rendre sur leur lieu de travail. Les enfants ont ainsi eu de longs moments seuls à la maison. Ils décrivent alors des jeux à trois, à deux ou seul ; jeux qui semblaient à la fois joyeux et stimulants. Cette organisation qui s'imposa à la famille représentait une première expérience de cette configuration. Chacun a pu dire à quel point cela fut appréciable, que ce soit du point de vue des enfants ou de celui des parents. Iris dira à ce propos : *“le confinement c'est ce que j'attendais, ce qu'il me fallait”*. Mme “on a lâché des choses, on était moins dans le contrôle”. Ana “on n'était obligé de rien”.

Sur cette question de paradis perdu, la famille décrit une atmosphère hors du temps et des contraintes du quotidien où les attentes du scolaire ne pesaient plus sur leur organisation. Cette période semble avoir aussi vu naître de nouvelles relations fraternelles, hors du regard parental, ainsi dé-conflictualisées des enjeux parentaux. Aussi cette période a marqué une différenciation des espaces et des générations, un dégagement des contraintes (celles de tenir aux yeux des autres coûte que coûte) un début d'insouciance...

Au cours de cette séance, les trois enfants se regroupent rapidement derrière leur parent, s'installent par terre et initient un jeu ancien : le jeu du bâton. Ils semblent mettre en scène ce qu'ils expliquent.

Conclusion

Pour conclure, nous avons envie, dans cette présentation, de vous amener à penser la fratrie du côté de ses liens. En étant à l'écoute, de ce qui s'exprime dans la relation à l'autre mais aussi à l'écoute de ce qui s'abrite au plus profond du lien.

La situation de groupalité amène à la régression. A. RUFFIOT 1981 disait : en thérapie familiale, il s'agit d'“Écouter les membres de la famille comme des psychés de nourrisson”. Être en présence d'une famille c'est entendre ce qu'ils ont de commun, de plus régressé.

Écouter les liens fraternels dans une famille, c'est écouter comment chacun a pu prendre appui, ou pas, sur ces premiers liens infantiles pour construire en soi une prise en compte de l'altérité et pouvoir rencontrer l'autre dans sa suffisante différence.

Nous avons noté que les liens fraternels étaient porteurs **d'un certain héritage** transmis par les générations précédentes quand elles ont réussi à suffisamment transformer cet héritage pour le transmettre. Mais ils peuvent être aussi porteur de ce qui fait défaut dans la filiation du fraternel

des ancêtres et se réactualiser dans les nouvelles générations ou au cours d'évènements de la vie des familles (comme lors de deuils, de maladie, la retraite, la fin de vie ou des traumatismes de la vie).

“ce que tu enterres dans ton jardin, repoussera dans celui de tes fils” dit un proverbe arabe.

Ainsi, la fratrie peut être destinée à combler, élaborer, réparer, restituer ce qui a été défaillant dans le lien fraternel des aïeux. Mais cela peut aussi être un lieu potentiel de transformation de cet héritage quand celle-ci peut s'approprier son histoire, la supporter, l'élaborer et s'en faire un récit même avec ses manquements. (- 3 fonctions : désir de savoir, socialisation et transformation)

Ces **modèles de liens** que nous avons connus avec notre fratrie sont ainsi en jeu et en réactualisation tout au long de la vie mais aussi dans différents domaines de notre vie.

Et si nos premiers liens fraternels, quand ils peuvent être mis en jeu, vont être le support de notre construction sociale, ils vont aussi nous structurer et colorer notre vie psychique, notre vie relationnelle, nos choix d'affiliation professionnelle, notre vie familiale et celle de nos descendants. Sans oublier qu'une transmission peut se faire vers notre descendance mais aussi dans l'autre sens en direction de nos aînés.

Et c'est à Maxime Le Forestier que nous laisserons le dernier mot : « mon frère » (1971)

Difficile fraternité.

Des structures de parenté à l'événement fraternel

Jean-Philippe PIERRON

Que dit-on quand on dit « voici mon frère » ou « voici ma sœur » ? Il y a là à la fois un *descriptif* qui situe l'autre dans la diversité des liens humains possibles (fraternels, amicaux, professionnels, associatifs) ; un *performatif* qui re-fait/actualise la relation au moment où il la nomme (une manière d'attester de, cette relation constituante et native) ; et un *normatif* qui définit un horizon d'importance parmi ceux qui comptent ou nous aident à être dans l'être et avec lesquels nous faisons notre histoire (les joies et les peines de l'amour fraternel). Il y a là aussi, dans cette épreuve singulière des *alter ego* que font vivre les relations fraternelles, une modalité particulière de relations ayant une portée *logique* (la logique des places) mais aussi *dialogiques* entre le même et l'autre qui s'engage. Avant même de la penser comme question éthique (la fraternité comme idéal des relations : vivre comme des frères ; vivre en frères) ou comme enjeux juridiques (le droit des héritiers ou des consorts), entre frères et sœurs, se jouent une singulière partition du même et de l'autre. Il y a bien du même (de la répétition dans la différence des successions d'enfants) qui dessine un air de famille et que souligne l'évidence des ressemblances morphologiques. Mais il y a aussi de l'autre vécu sur un mode particulier, individué et intime : la fraternité c'est ce que j'éprouve comme *mien* dans le phénomène du *notre* (notre fratrie). Il s'agit alors de voir à l'œuvre comment la différence se rend-elle compatible avec la similitude, en précisant d'abord quelle différence ?

Qu'est-ce que le lien fraternel : de la structure de parenté à l'évènement relationnel

En disant les choses brutalement, on rappellera que la fraternité est une institution sociale de la différence. Le fait biologique de la succession des naissances est repris dans la symbolique des fratries qui orchestre, par sa terminologie, par ses règles de filiation et par son droit et ses représentations, les relations entre aîné et cadet. Les anthropologues ont l'habitude de décrire ce travail symbolique de la parenté comme travaillant à l'articulation entre trois types de liens : les liens horizontaux de la conjugalité (masculin/féminin), les liens verticaux de filiation (parent/

enfant), les liens successifs de naissance dans les fratries (ainé/cadet). Ainsi Françoise Héritier, dans son ouvrage *Masculin féminin*, exprime comment ces trois invariants structurent notre être-au-monde sur le mode familial. Entre le biologique et le symbolique : « *Il y a seulement deux sexes. Leur rencontre est nécessaire pour procréer et la procréation entraîne une succession de générations dont l'ordre naturel ne peut pas être inversé. Un ordre de succession des naissances au sein du même génération fait reconnaître au sein des fratries des aînés et des cadets*¹. » Si on laisse de côté le clonage, tout humain est né de l'union d'un homme et d'une femme ; tout humain est, par naissance, situé dans une fratrie ; enfin, l'ordre de succession entre frères et sœurs dans la fratrie est indépassable.

Parce qu'un frère ou une sœur se définit à la fois à l'égard de ses parents et apparentés mais aussi de ses frères et sœurs (même décédés, ou non existants pour les enfants uniques), être un frère ou une sœur est une position chronologique qui obéit à une logique. Cette dernière est structurante ; elle a une dimension structurale, donnant à chacun sa place. Les structures de parenté que mettent au jour les anthropologues, indiquent qu'à côté des structures d'alliance concernant le lien conjugal et les structures de parenté que décrit le lien généalogique, il y a une place pour les structures de la succession dans la filiation du lien fraternel. Mais entre les structures de parenté (la généalogie) sur l'axe vertical des successions et l'axe horizontal des structures d'alliance, quelle place singulière occupe les liens de fraternité ou de sororité ?

Une expérience singulière de l'altérité s'y engage. Elle ne concerne pas d'abord l'altérité des sexes (la conjugalité), ni l'altérité des générations (la parentalité), mais une altérité dans la succession. « *Le lien de fraternité n'est pas de coexistence, mais de succession. C'est une solidarité dans l'instant permise par la chaîne des générations*² ». Cette succession, qui prend en compte des données biologiques minimales, ne fait-on que la décrire objectivement et positivement sur un mode arithmétique ou est-ce que déjà elle relève des variations de la culture, des sociétés, des familles ? L'exemple du système romain de l'époque classique des *tria nomina*, qui prénommaient les enfants selon la succession dans l'ordre des naissances, n'est pas d'un positivisme strict. Ce sera une institution avec ses inventions et ses options normatives. Même la déclinaison arithmétique et pragmatique du vocabulaire romain rechigne, par exemple, à désigner le neuvième d'une fratrie par *nonus* car le *non-* y est perçu péjorativement³. L'analyse logicienne et structurale, décrivant chacun par sa position chorologique dans des structures de parenté plus ou moins complexes en fonction d'une plus ou moins grande proximité du lignage parental (frère, demi-frère, frère adoptif ; frère de sang ou frère de lait) montre des variations

1 - Françoise Héritier, *Masculin féminin I. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996, p. 57.

2 - Régis Debray, *Le moment fraternité*, Paris, Gallimard, 2009, p. 349

3 - Les prénoms *Secundus*, *Tertius*, *Quartus*, *Quintus* (Q.), *Sextus* (Sex.), *Septimus*, *Octavius*, *Nonus* et *Decimus* font allusion à l'ordre des naissances, car ils signifient : « deuxième », « troisième », « quatrième », « cinquième », « sixième », « septième », « huitième », « neuvième » et « dixième ». *Nonus* pour « neuvième » n'était pas employé volontiers, car le préfixe « non- » avait une connotation négative. On les retrouve en français avec les prénoms tels que Quentin, Sixtine, Septime, Octave ou Octavie

anthropologiques, dans les combinatoires, qui font que n'importe qui n'est pas désigné sous le qualificatif de frère. Frère c'est du qualitatif pas du quantitatif ; et si c'est du quantitatif il n'est pas la traduction littérale du fait biologique de la succession. La fraternité est de l'ordre du logiquement conçu qui prépare ou explicite sa dimension biographiquement vécue. L'étude des terminologies ou appellations des frères illustre qu'il y a différentes combinatoires pour situer les membres de sa génération entre frère et cousin parallèle ou croisé (dans les systèmes de parenté de type eskimo, hawaïen, soudanais ou iroquois⁴). Se donne là, l'épreuve d'une nécessité et d'une irréversibilité, mais aussi d'une liberté et d'une créativité qui donne parfois lieux à des « manipulations du social » si l'on pense, dans une perspective de genre, à la différence de statut reconnus aux sœurs versus les frères.

Si l'on passe de l'anthropologie structurale à la sociologie et à la psychologie du groupe famille, celles-ci étudieront comment dans la vie des familles se sociologisent, se qualifient ou s'inventent des rôles concernant l'investissement de la place d'ainé, de cadet ou de benjamin selon les différentes sociétés ou étapes de la modernité (ce que doit faire et ce qui reviendra comme rôle à l'ainé et aux autres dans une société agraire, industrielle ou tardive, entre famille très nombreuse et famille nucléaire ...) ; que signifiera honorer sa place dans une logique de l'honneur ? etc... Elles étudieront également les modulations qualitatives qui vont nommer, investissant d'affects et de représentations, d'attentes, dans une famille, la vie des places et parfois la lutte des places (le queulot ou dernier né d'une nichée ; le « petit » dernier ; le « chouchou », etc...)

Ceci nous conduit alors à un changement de point de vue. Que signifie non pas être à une place mais être par cette place dans une fratrie ? D'une position structurale à une situation existentielle, fraternité n'est plus un statut mais une épreuve vécue. Celle de se vivre et d'exister en tant que frère ou que sœur. Le fait biologique de la naissance et de la succession devient l'événement biographique une d'existence. Frère n'est plus seulement une position dans un système de parenté, mais aussi une situation à partir de laquelle déployer sa manière de faire une histoire. *« Au premier regard porté sur le système généalogique, ce qui frappe, c'est la position de l'ego au bas d'une échelle ascendante qui se divise selon deux lignes paternelle et maternelle, lesquelles se dédoublent à leur tour... Des noms sont attribués à ces places... C'est sur ce système de places qu'on peut lire les degrés de parenté.... Si l'on passe de ce regard extérieur à la signification vécue par l'ego dans ce système de places, ce qui retient d'abord l'attention, c'est le caractère d'assignation, du fait même de la naissance, d'une place fixe dans le lignage (...) Me concentrant sur la signification pour moi de cette identité civile, je découvre avec étonnement qu'avant d'avoir pu me penser et me vouloir comme sujet...j'ai été et je reste « cet » objet » ...⁵*

Quelle est la signification pour moi de cette place ? Quel retentissement subjectif engageant

4 - Françoise Héritier, *Masculin féminin I. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996, p. 59 et suiv.

5 - Paul Ricoeur, *Parcours de la reconnaissance. Trois études*, Paris, Stock, 2004, p. 282.

ma liberté peut avoir cette position objective qui paraît me soumettre à la nécessité ? S'engage donc le fait que je suis objet en même temps que sujet ou plus exactement être un frère ou une sœur donne de faire l'épreuve d'un involontaire majeur, qui ne relève pas de mon initiative mais avec laquelle je devrai vivre toutefois. Une place dans une fratrie est un hasard, qui peut être plus ou moins lourd ; chacun aura à en faire une histoire. C'est déjà ce qu'indique le passage de la fratrie comme fait au fraternel comme expérience vécue de ce fait. On ne choisit pas sa fratrie, mais on peut consentir et investir les liens fraternels.

Or une première modulation de ce fait conduit à se demander comment être un autre avec ses autres qui sont les nôtres, mes frères ? Il y a là une modulation sur le thème d'un alter ego singulière. Elle semble placée sous la coupe contraignante du même par la nécessité naturelle de l'hérédité (frère de sang) ou des sécrétions (frère de lait) : la même lignée ou nichée. Mais dans le même temps, vivre cette dimension du même c'est aussi travailler comment être un autre avec ces mêmes. *« Le problème de l'alter ego ne peut être la simple spécification, la simple détermination, le simple rétrécissement d'un problème de l'autre ou de l'altérité en général. L'alter ego n'est pas une modification de l'altérité en général. (...) Autrui n'est pas l'espèce du genre Autre⁶ ». Parce que dans une fratrie, on n'est pas dans le monde des objets mais dans celui des sujets, le défi sera à la fois de vivre une forme d'unité – le sentiment fraternel – dans la différence - reconnaître chaque autre comme sujet porteur d'un monde. Ricoeur parlera d'une « dissymétrie à la fois surmontée et préservée » (Parcours de la reconnaissance, 2004, p. 231).*

Malaise dans la fraternité

Du point de vue vécu, la fraternité, ou peut-être plus justement les liens fraternels ou sororaux, dans le tissu relationnel dont nous sommes issus⁷, enthousiasmes autant qu'ils inquiètent. Entre différence et similitude, intensité et indifférence puis entre liberté individuante (on a ses frères préférés ou privilégiés) et nécessité aliénante (on ne choisit pas ses frères et ses sœurs, on y consent), les liens fraternels vivent et vibrent d'une relation en clair-obscur. Deux motifs y coexistent mais coexistent sans s'harmoniser, exprimant une sorte de malaise dans la fraternité. La fraternité comme expérience singulière de l'alter ego paraît être un lien naturel (du même) et pourtant elle n'est pas naturalisable (un autre). Ce lien fraternel *serait quelque chose comme une nature mais une nature pensée à une profondeur inaccessible à tout naturalisme. Car pour un naturalisme, la nature est objet...*⁸ Notons, nous y reviendrons, que toutes les distorsions de la fraternité, familiales ou politiques, rabattent celles-ci sur un naturalisme, faisant d'elle alors

6 - Jacques Derrida, *Du même à l'autre. Deux cours sur Husserl*, 1963, Paris, Seuil, Bibliothèque Derrida, 2024, p. 87. L'auteur souligne

7 - Formule d'André Ruffiot en thérapie familiale psychanalytique

8 - Jacques Derrida, *Du même à l'autre*, Paris, Seuil, 2024, p. 142

un opérateur mécanique de purification ou d'épuration entre frères et faux frères ; les frères et les autres. Or mon frère ou ma sœur est sujet. Il y a donc une évidence troublée du lien fraternel. On sait que ce qui l'objective n'est au mieux qu'une trace. Être de la même lignée biologique est chose naturelle ou être du même lignage d'état civil est chose culturelle. Mais l'évidence se situe à une profondeur inaccessible. Elle fait de la fraternité un monde commun partagé sur le fond d'une étrangeté débordant tout ce qui veut l'enserrer.

Côté clair, la fraternité sera alors un mot pétillant qui mobilise une constellation de joies affectives et originaires : l'amour fraternel. Il y a à la fois l'assurance (précaire) d'une présence assurée via la nécessité des liens du sang malgré l'aléa des circonstances de l'existence (les frères seront toujours là) ; la complicité des fraternités qui donne d'expérimenter des capacités et de s'éprouver dans d'autres champs que ceux du contrôle parental ; les liens privilégiés qui, dans la familiarité familiale⁹, identifie des liens individuants (la grande sœur, le petit frère) ; et à la fois, mais plus en plus profondeur, la joie originare d'être ensemble du monde dans ces connivences qu'active l'ethos fraternel fait d'une mémoire vive et tacite. Tout cela rend fluides et désirables les interactions fraternelles, offrant la possibilité de démarrer, pour la continuer, une histoire. Les relations entre frères et sœurs font du bien parce qu'elles sont du lien, dans l'évidence tranquille d'une présence, qu'une sorte de nécessité sur laquelle on sait pouvoir toujours compter, garantirait. Un frère n'est pas mon frère de passage ; il n'est pas d'institution mais de constitution native.

Côté obscur, la fraternité se vit et vibre d'une altérité qui peut être une altération du lien. Elle se décline en blessures et en meurtrissures dont le creuset brulant se condense dans celui de la jalousie : ne pas avoir été reconnu pour soi à l'égal de l'autre. Telle est l'épreuve douloureuse de la non reconnaissance à l'égard du frère, allant du sentiment de non amour à l'injustice jusqu'au mépris, ouvrant une lutte pour la reconnaissance¹⁰ dont le cri de Cain demeure le témoin indépassable. Adjoint par naissance à des autres que nous n'avons pas choisis, les frères et les sœurs avec lesquels nous vivons, malgré tout, nos histoires, attestent aussi de liens qui sont moins des attaches que des entraves. Il y a là des hasards de naissance qui font que si nécessairement par naissance, certains sont mes frères ou mes sœurs, souvent au mieux on y consent, au pire on s'y résigne, voire s'y refuse. Je ne sais pas si l'on peut un jour devenir l'ami de son frère, mais il se fait très souvent que les frères soient frères ennemis. Telle est l'inquiétude que suscitent les guerres fratricides qui semblent aussi originaires que le sont les liens humains, qu'il s'agisse de viols entre frères et sœurs ou de dominations brutales. Dans l'intimité de la singulière et joueuse familiarité que permet la fraternité se glisse la possibilité que cette familiarité se caricature en promiscuité équivoque et violente. C'est alors à cet endroit que la question se pose et se creuse : la fraternité est-elle une donnée, le point de départ de relations humaines soutenantes ou est-elle,

9 - Contrairement ce que l'on déconsidère parfois, c'est beau et constituant la familiarité. Ce n'est pas seulement prosaïque car elle crée un nous et un commun qui nous repose et pose dans l'être.

10 - Axel Honneth, La lutte pour la reconnaissance, Paris, Cerf, 2005

bien plutôt, leur éventuel horizon d'attente ? Ne va-t-on pas trop vite lorsqu'on parle de ses frères et sœurs de naissance dans les catégories d'un possessif (mes) et quelles sont alors les propriétés de cette propriété/possession ? La fraternité ne présente-elle pas trop vite comme un problème résolu - l'évidence de liens fraternels (*mes frères*) – ce qui est bien plutôt une tâche à accomplir -le devenir fraternel avec mes *frères* - ? Je les possède ou me possèdent-ils ?

La fraternité ne serait-elle pas moins une donnée initiale de liens équilibrés et chaleureux que le fruit d'une tâche, d'un travail peut être interminable de réconciliation ? Ainsi dans la tradition biblique, que Thomas Mann reprendra dans l'histoire de *Joseph et ses frères*, la fraternité s'envisage d'abord sous l'angle du fratricide : Caïn tue son frère Abel (Gn 4). Mais le même livre se termine avec une fratrie réunie autour de Joseph, le frère d'abord exclu (50, 15-21). Ce récit ne met-il pas au jour que la fraternité est moins l'évidence originaire d'une appartenance au « même » qu'une exploration, se faisant rapport conflictuel entre frères offert à la violence et au meurtre, et pouvant construire peu à peu une « difficile fraternité¹¹ » ?

Le frère de..., le fraternel, la fraternité

Dans cette mise en série, il y a une montrée en généralité et en abstraction qui mérite d'être soulevée. Elle donne l'occasion de préciser comment s'expliquer avec l'altérité pour ne pas faire du frère une sous-espèce du genre autre. Nous pourrions résumer en disant que si la fratrie nomme une structure de parenté objectivable, le frère désigne une position dans une succession et une situation relationnelle ; le fraternel pointe une tonalité particulière du lien d'amour dans une succession ; et la fraternité un idéal éthique de la relation intersubjective qui peut orienter le politique

Le frère de. On n'est jamais le frère en général mais le frère de quelqu'un, de sorte que pour chacun, l'ordre biologique objectif de la lignée devient l'événement biographique subjectif d'une prise de place dans un lignage. En ce sens, grand frère ou petite sœur, tous ces qualificatifs que l'on pourrait mobiliser, pour qualifier une place que l'on quantifie (premier, deuxième, dernier) sont autant de manières de réinvestir subjectivement une position objective dans une fratrie. En ce sens, être le frère de... est une situation d'existence dans et à partir de laquelle se déployer. Que signifiera pour un sujet d'être et de se vivre à cette place ? Entre statique des places et dynamique des liens, être le frère de ou la sœur de donne de vivre la différence dans la répétition ; ce qui n'est jamais une reproduction à l'identique mais bien, à chaque fois, une création de nouveauté (*le pire du troupeau* dira Christophe Honoré) : exister au singulier dans la pluralité des déclinaisons d'enfants d'une même famille.

11 - Formule de la philosophe Catherine Chalié, *La fraternité, Un espoir en clair-obscur*, Buchet-Chastel, 2003

Le fraternel décrit une tonalité affective et une modalité spécifique des liens humains. Il n'a ni la contingence du compagnon livrée à l'aléatoire des circonstances de l'existence ou des professions, ni la totale élection mutuelle dans le lien amical (parce que c'était lui ; parce que c'était moi). C'est là le paradoxe d'une nécessité choisie. Elle investit affectivement une forme de nécessité par la qualité singulière du lien qui exprime une appartenance soutenance et désirable . En ce sens le lien fraternel est une ambiance. Il n'y est question ni des différences générationnelles dans la généalogie et l'autorité parentale ; ni de la différence des sexes dans les alliances du conjugal ; mais d'une différence des désirs via la tonalité affective et joueuse qui initie des liens dans une fratrie. L'espace relationnel ouvert par les fratries met du jeu entre les logiques de surveillances parentales et celles de séductions conjugales. Elle ouvrant un autre terrain de jeux relationnels où s'essayer à être dans son désir d'être avec des autres pas trop lointains ; avec des proches pas trop prochains. Cette ambiance joueuse et affectueuse est celle que rend possible une communion solidaire sous les communications explicites. Cette ambiance fraternelle ou sororale met du jeu pour le je ; elle ouvre aux liens dans leur tonalité ludique et aux variations que cela permet. C'est là l'occasion d'explicitier une forme de proximité et d'intensité rendue possible par une appartenance et la portance d'un même corps ; et tout à la fois le défi d'une épreuve de sa différence.

La fraternité est une catégorie plus intimidante, mais aussi plus abstraite. Elle désigne un idéal relationnel à portée éthique. Ce n'est plus une catégorie descriptive mais normative. Elle devient l'horizon possible des relations humaines, désignant une manière réussie et non distordue de vivre ensemble avec les autres comme s'ils étaient les nôtres . Or, qu'y a-t-il de désirable dans la fraternité qui en fasse un projet éthique ? La fraternité réussit la rare synthèse de la nécessité du lien et de la liberté de son style ; de l'amour et du respect. Dans l'amour fraternel s'expérimente la possibilité de vivre l'intensité d'une appartenance assurée d'un lien sans avoir à y être empêché dans sa différence, chaque frère et sœur inventant son style propre pour être dans une fratrie. Les approches groupales attirant l'attention sur la prégnance de la logique des places dans la vie psychique (que signifie venir et vivre en première, deuxième ou troisième place dans une fratrie ?), découvrent aussi combien, à chaque fois, les frères et sœurs inventent des célébrations du lien. Or ce qui s'expérimente-là n'ouvre-t-il pas à la perspective de pouvoir et vouloir vivre la fraternité au-delà de ses frères et sœurs immédiats en direction de tous les autres ? Mais ceci se fait au prix d'une opération d'idéalisation ou de mise en idée communicables et argumentables qui, du lien fraternel à sa représentation, en fait un horizon d'attente du lien social et politique. Ce sera aussi une manière de dire, et les philosophies du *care* ou du soin vont y insister, que le sociopolitique est fait de lois mais aussi d'une qualité de liens. Ainsi on déplacera la fraternité du champ du familial pour l'installer dans le champ social et politique ; sans ignorer que la fraternité est difficile. N'est-ce pas pourquoi le lien fraternel se fera qualification symbolique mobilisée par les mouvements spirituels (des fraternités monastiques aux fraternités franc-maçonnes ou aux confréries) mais aussi par le politique ?

La fraternité : horizon d'attente du lien politique et principe de restauration des liens

Un double mouvement s'engage, en démocratie : la fraternité oriente la justice et la justice protège la fraternité. D'un côté, la fraternité est haussée au rang de qualité singulière du lien familial susceptible d'éclairer le lien politique et de lui donner son **horizon d'attente** (la fraternelle universelle des utopies socialistes), comme si apprendre avec ces quelques autres qui sont les nôtres dans les fraternités était la préface grâce à laquelle s'exercer à vivre avec tous les autres ; de l'autre la justice donne des « bras » et une effectivité à la fraternité en lui permettant d'exister et de la soutenir là où elle est mutilée

L'horizon d'attente de la fraternité. La fraternité, comme idéal éthique et sociopolitique, vient qualifier une conception haute du social et des transactions qui s'y engagent, articulant des lois et des liens, des principes et des pratiques. Car si la liberté de conscience ou l'égalité des chances sont des principes, la fraternité n'est pas sans des pratiques sociales qui sont des pratiques de soin ou de *care* vivant à entretenir ou réparer tout ce sans quoi nous ne saurions être qui nous sommes et qui nous capacisent. Ainsi, dans une de ses expressions symboliques, la devise républicaine française a-t-elle choisi de retenir, certes tardivement, à côté de l'égalité et de la liberté, la fraternité comme une de ses composantes décisives. Nombreux ont été ceux qui l'ont commenté. Il y a là sujet à étonnement et à perplexité. Cela tient tout d'abord que dans le champ social et politique la fraternité devient la métaphore vive du social : elle en rénove, par un travail de l'imagination éthique et politique, la manière de parler des liens sociopolitiques. A cette fin, elle emprunte au milieu familial cette métaphore pour sortir le social de l'anonymat mécanique du « on » et proposer un chaleureux « nous ». Il n'est pas anodin que l'introduction de la Fraternité dans notre devise soit liée à l'expérience socialiste de la Commune de Paris. Il y a là une utopie concrète qui fait de la fraternité l'autrement qu'être du social. *Depuis 1848, date de son intronisation dans la triade républicaine, il (le mot fraternité) a perdu son chic et s'est fané. ? Dans « la sainte devise de nos pères », la petite dernière est devenue orpheline. Pas de statut conceptuel, pas d'entrée dans les dictionnaires de philosophie contemporaine. Liberté d'expression, Égalité des chances : le génitif met de l'animation. Les assemblées en débattent, l'intellectuel s'en saisit, l'opinion se fâche. Rien de telle pour la puinée. La fraternité n'a pas de génitif¹²*». Dans son style rapide Debray pointe que la fraternité cherche sa déclinaison dans des contextes qui lui donneraient chair. Il faudra effectivement se demander si elle n'a pas de génitif ou si elle n'en inspire pas indirectement. Mais toujours est-il que comme idéal relationnel, elle atteste d'un horizon. Là où l'égalité ou la liberté peuvent être définis ou décrits en termes de droits fondamentaux, la fraternité quant à elle est-elle un droit ? Il semble que non. Elle met plutôt l'accent sur l'idée que nous ne vivons pas seulement de lois mais aussi de liens. Car la fraternité

12 - Régis Debray, *Le moment fraternité*, Paris, Gallimard, 2009, p. 12

désigne ici la qualité d'un lien qu'il va falloir déterminer ou préciser : la fraternité semble à la fois opérer comme un horizon d'attente du social et à la fois comme un principe, le principe fraternité qui peut aider à évaluer et jauger des pratiques sociales fraticides. Retenons à cet endroit que comme horizon, la fraternité résiste à toutes tentations de la réifier et de la rapporter à des objectivations matérielles naturalisantes (les frères de sang), essentialisantes (les frères de combats dans les fanatismes religieux ou politiques). Il est ainsi notable que lors des crimes de masse comme les ethnocides ou les guerres de religions, ce soit la distorsion au sein de l'idée de fraternité qui soit examinée. Fraternité contre fraternité : c'est la fraternité d'un clan et d'un entre nous reposant sur une naturalisation des liens (ceux qui sont du même sang, de la même ethnie, de la même communauté ou religion) qui est jugée, au nom de fraternité toujours élargie et à ouvrir portée, comme utopie concrète, par la grande fraternité les droits humains

Le principe fraternité. La réflexion juridique et politique sur ce qu'est un lien d'émancipation, avec son souci des lois et du droit et sa volonté d'être garante des liens fraternels, se dresse en **gardien modeste**, critique et lucide de nos vies de familles dans ce qu'elles ont parfois de très peu fraternel ou sororal, de brutal dans la dimension difficile de fraternités morbides dans les violences intimes du familial ou dans les guerres fraticides. Elle est appelée pour soutenir la vie des fratries engluées parfois dans le glauque, le nauséabond de relations mutilées au nom de la hauteur d'une fraternité souhaitable et désirable. Le droit n'ignore pas que la communautés politiques et familiales sont aussi très peu fraternelles. Il lui revient, étrange phénomène de retour, de travailler à regarder sous le prisme de la justice les formes de relations mutilées de non amour d'injustice et de mépris qui s'engagent dans les relations fraternelles ou sororales (les querelles, les abus sexuels ou incestes, les exclusions...). Le droit se fait alors pour les fraternités blessées ou violentées, le « gardien des promesses » de la fraternité ; ce que les pratiques de justice restaurative tentent d'honorer. Un des enjeux de la justice restaurative est précisément d'identifier que l'effroi des violences fraticides entre autres, tragiquement, tient à ce que non seulement elles transgressent la loi et l'enjeu de la punition ; mais qu'elles attaquent les liens fraternels provoquant un effondrement existentiel des humains comme des institutions (familiales, généalogiques, sociales). Cette justice « fraternelle » tente de résister à la répétition du mal qui est présente dans la peine pour aller du côté d'un soin des liens qu'attaquent, en tant que trahison du pacte fraternel, les crimes massifs (intrafamiliaux ou sociaux), les crimes contre l'amour, ces crimes d'institutions familiales commis par le généalogique: « *la restauration n'exclut pas la justice officielle mais doit l'achever mieux, l'accomplir*¹³ ». prenant en charge non pas la question des avoirs mais de l'être du lien entre frères et sœurs, sursaut de la vie fraternelle lorsque cette dernière été attaquée ou empêchée.

13 - Antoine Garapon, *Pour une autre justice. La voie restaurative*, Paris, PUF, 2025

Il est aussi notable que lors des crimes de masse cette fois-ci, ce soit la distinction installée dans l'idée même de fraternité qui est examinée et corrigée. Lorsqu'on a fraternité contre fraternité, on a celle d'une fraternité d'un clan et d'un entre nous qui est jugée, en vue d'une restauration des liens. Ainsi, en a-t-il été lors des commission « justice et réconciliation », au nom d'une fraternité élargie portée par la grande fraternité des droits humains. Car le risque existe toujours de l'absorption dans le même des loyautés fraternelles toxiques qui supposent une allégeance (la fraternité des révolutionnaires ou fanatiques) ; mais aussi de la satellisation laissant chacun à la vague indifférence de sa trajectoire. On doit s'inquiéter de la volonté politique de faire de la fraternité une loi – mais s'agit-il bien de cela ? - dès qu'on définit et délimite une politique des frères comme ceux de notre clan. Les terroristes ou les fondamentalistes se nomment entre eux comme des « frères » distincts de ceux qui ne sont pas de ce nous. Mais on l'aura compris le principe fraternité nous conduit ailleurs et nous dépayse des fraternités closes.

Quelques mots à propos du prix 2025 de l'ARAGP : « Les mains pleines » de G. Collet

François MARÉCHAL

La couverture du livre est emplie de mystère, d'un mystère flou, intrigant, comme l'eau qui semble baigner la partie inférieure de la pièce qu'elle représente. Cette pièce semble être une sorte de vestibule de maison. Nous entrons dans le livre et dans l'intrigue de la même manière qu'un des personnages : « Petit-Fils » qui va se retrouver dans de multiples face à face avec ses grands-parents. Si j'insiste sur la couverture et sa description c'est que l'on découvre cette histoire, comme on visite la maison dans laquelle elle s'incarne. Le livre est découpé en partie, regroupant plusieurs chapitres, nommés par le nom des pièces de la maison : le vestibule qui nous fait entrer dans la maison et le récit, le salon, le bureau, la cuisine, le garage, la chambre. Chaque partie est l'emblème des scènes qui vont se dérouler à l'intérieur, sous nos yeux, et où se joue, à chaque fois, un drame différent. Cette maison, c'est : « Grande Maison », c'est leur vie à « Grand-père » et « Grande-Mère » et quand elle est attaquée : elle se défend et devient Maison Attaquée. Qui est petit-fils ? C'est un émissaire désigné par Famille pour remettre de l'ordre dans ce foyer.

Chaque personnage est appelé par un nom général « Petit-Fils », « Grand-Père », « Grande-Mère », « Grande Maison » ... Tout semble indifférencié, cela peut laisser une impression un peu désagréable, c'est un peu flou et en même temps c'est un peu fou.... Ça pourrait être vous, ça pourrait être moi... Ce processus narratif permet que l'on s'identifie d'autant plus à chacun des personnages... Cela pourrait arriver à toutes les familles qui apprennent à découvrir les pertes d'autonomie et la maladie cognitive de leur parent âgé.

Pourquoi Petit-Fils ? Parce que c'est lui qui est désigné par la famille, car il n'a pas de vie, il travaille comme cascadeur dans le cinéma, une « vraie galère à tiroir », et puis pour se cogner Grand-Père et Grand-Mère, pour se cogner au Réel, franchement, être un cascadeur, c'est pas trop. C'est peut-être même pas assez. La cascade, dans le cinéma, c'est pour de faux, mais découvrir ce couple qui s'effrite pour de vrai, c'est un cascadeur qu'il fallait. Attention : ça va faire mal de recevoir des coups dans l'autonomie de Grand-Mère et de Grand-Père et, avec leur chute, va avoir de la casse. Bref, ce qui devait être une seule visite de courtoisie se transforme en un plan de sauvetage, plutôt un plan de naufrage assisté...

Les grands-parents représentent le succès, la richesse l'idéal familial, avec cette ambivalence faite d'envie et de dégoût. Mais, on comprend vite que Petit-fils ressent vite dans ses tripes, que quelque chose dans l'attitudes de Gand-père et Grande-mère, ne correspond plus à cette image d'Epinal... Il va mettre du temps pour le voir, pour accepter de le voir, et laisser se fissurer cette image idyllique. Il va voir les objets qui s'accumulent sans raison et, d'autres, qui disparaissent trop souvent entraînant de multiples péripéties.

Pour représenter avec brio cette accumulation d'objets de pensées et de trous de mémoire, la fin de nombreux chapitres est ponctuée par des listes de choses à la Perec, des souvenirs qui auraient pu être écrits tantôt par Petit-Fils, tantôt par Grande-Mère, tantôt par Grand-Père.

Peu à peu, Petit-Fils s'acclimate à cet inédit et met en place des stratégies et des ruses du soin, témoignant de sa Métis : l'intelligence rusée des agents du care et tous autres aidants : il cache les clés de voiture, il apprend à domestiquer les accès de rage de Grand-mère, il sauve Grand-père in extremis de l'accident de voiture. Ça sent le vécu, ça pourrait être tellement vrai, que cela nous colle le vertige et nous fait parfaitement ressentir les angoisses de ce « héros malgré lui ».

Il ruse et rassure pour s'assurer de l'ampleur du désastre, car Maison Calme, lieu de vie, est attaquée de l'extérieur, mais le récit nous montrera, peu avec peu, avec suspens et brio qu'elle l'est peut-être aussi de l'intérieur, mais par qui ? Puisque Grande-Mère et Grand-Père sont « comme d'habitude », « en pleine forme » ce que montre, d'ailleurs, régulièrement Grande-mère en faisant des exercices de gym témoignant de son excellente santé physique. Elle aura tout réussi dans sa vie : même son vieillissement.

Au début, Famille ne prend pas Petit-Fils au sérieux. Il apporte un témoignage confus. Il est, lui aussi, empêtré dans le mal à dire des grands-parents. Par déni, Famille ne veut pas voir ce que Petit-fils rapporte. Une fois de plus, cela nous rappelle tellement de situations familiales complexes rencontrées dans le soin... Petit-fils apprend à vivre au quotidien avec Grands-Parents dans ce monde inquiétant et absurde. On a avec lui, des sueurs froides quand il découvre peu à peu, le pot aux roses, quand il survit à la conduite de Grand-Père, quand il épluche les factures insensées avec Grande-Mère et quand il partage, dans l'apogée du livre : un repas surréaliste fait plus de vent et de désillusion, de « si et de et », que de mets.

Néanmoins Petit-Fils, Grand-Père, et Grande-Mère apprennent quelques temps à fonctionner ensemble. Ces trois-là se rencontrent, au cours du livre : dans leur solitude, leur errance existentielle, les incompréhensions de leur vie s'incarnant si bien dans leurs listes de mots... Petit-fils apprend à compenser peu à peu tout ce qu'ils ne sont plus en mesure de faire, mais au prix de stratégies ubuesques. Petit-Fils connaîtra les habitudes et les recoins de grande maison et de ses habitants, et il en deviendra le gardien: il les surveille et protège de l'explosion de la folie mais pour combien de temps ?

Comment faire voir le Réel quand il ne reste plus que l'imaginaire ? Justement, ce chaos ambulant provoque des rêveries éveillées chez Petit-fils qui va vivre à l'intérieur de lui ce qui se trame à l'extérieur : un travail de cascade à travers les explosions, les coups de feu des armes de Grand père, les courses en voiture avec carambolage et qui entre en résonance avec ce qu'il a pu vivre avec son métier. Tout ça constitue la chronique d'un drame annoncé quand le médecin, puis les travailleurs sociaux, arrivent la situation, et font basculer la situation, comme, malheureusement, ce que l'on observe souvent dans nos services.

Petit-fils assistera, là, impuissant, à la rupture complète de la vie de Grand-Mère, Grand-Père et Grande Maison, dans un tourbillon de catastrophe qui nous donne le vertige, une fois de plus.

Au final, il s'agit d'un roman fantastique à plusieurs niveaux. Il est fantastique : - Car ce livre présente une description clinique très fine de ce que peut représenter une pathologie neuro cognitive pour ceux qui la vivent de l'intérieur et ceux qui les accompagnent à l'extérieur... La confusion entre réalité et illusions, hallucinations, et l'impuissance que l'on ressent en tant qu'aidant face à ces troubles.

-Parce que l'écriture est originale, symbolique, riche, toujours avec une certaine note d'humour rendant avec ironie et tendresse une réalité parfois catastrophique. Le récit est rythmé par plusieurs trouvailles narratives celles du découpage particulier digne de la topo-analyse Bachelardienne, des listes et des scènes de cascade parfaitement scénarisées : on s'y croirait.

-Enfin, en terme de genre littéraire : cela pourrait être un drame mais aussi un nouveau fantastique, car il nous fait vivre de vives tensions à sa lecture, nous ressentons l'accumulation de chaos que cette famille porte en soi, sans jamais réussir à accoucher d'une étoile qui danse. Cette tension nous transporte, nous transforme et nous fait parfaitement comprendre comment peut être vécue une des facettes du vieillissement : celle de la chute sans fin et sans fond qui peut être vécue par des familles atteintes de troubles cognitifs, isolés et non contenus par un holding de soins, et de sollicitude.

« Merde c'est ma soeur quand même ! »

Isabelle TOURETTA

Bonjour, je suis Isabelle Touretta, psychologue clinicienne en EHPAD/USLD depuis 20 ans.

Ce titre « merde, c'est ma sœur quand même ! » figurant sur le programme vous aura peut-être interpellé par sa trivialité.

Il est, nous le verrons, une expression très fréquente dans mes échanges avec une des protagonistes de notre histoire et, si j'ose dire ainsi, il me semble une belle entrée en matière dans la clinique qui nous occupe aujourd'hui : celle du lien sororal au regard du vieillissement, et plus particulièrement ici, dans une vie en établissement quand l'une des deux souffre d'une maladie dégénérative au regard de l'autre.

Vous l'avez donc compris, je vais tenter de vous rendre compte de ma clinique, qui j'espère fera écho à la vôtre, en vous présentant cette petite vignette.

Je vous présente donc deux sœurs :

- Mme F Monique dite Mo: 94 ans. Entrée en Ehpad en 2018. Veuve trois enfants, un garçon et deux filles
- et Mme J Camille 96 ans, entrée en 2021. Deux enfants, une fille et un garçon.

Pour des raisons de facilité dans la présentation, je me permettrai de les appeler ici par les prénoms que je leur ai choisis.

Camille est l'aînée d'une fratrie de six enfants. Sa sœur, Mme F Monique est née 20 mois après elle. Il y aura trois autres filles et un garçon dit « petit dernier ».

Camille aînée, dit avoir régressé afin d'accompagner sa sœur dans une sorte d'indifférenciation. « Nous étions un peu comme des jumelles » me dira-t-elle à ce propos. Si l'enfant a besoin d'au moins deux années pour se construire une identité suffisamment différenciée et délimitée du monde extérieur et des autres (Cf Von Benedek), la naissance de cette sœur 20 mois après elle est

venue d'emblée interpellier l'identité et la place de Camille, en cours de construction identitaire. Aussi, Camille s'est positionnée dans un effet-miroir au sein duquel elle n'a pas été l'aînée mais un reflet pour sa sœur, de sa sœur, l'une répondant à l'autre, l'une se construisant de et dans et par l'image de l'autre, dans une indifférenciation dont nous verrions les effets.

En grandissant, les deux sœurs sont devenues non plus l'écho de l'autre mais complémentaires, au sein d'une relation se co-étayant. Ce co-étayage était fondé sur un pacte horizontal, entre collatéraux, pacte secret fomenté contre l'autorité parentale, lien vertical. Ainsi, l'aîné faisait les devoirs de sa cadette contre des corvées ménagères auxquelles elle échappait, l'aîné mangeait la viande de sa cadette qui avait un petit appétit et qui privilégiait les légumes, mais sommée par son père de finir son assiette. C'est Camille qui a instauré ce pacte, dont elle dira ne pas avoir été si gentille.. rien n'était gratuit. Un service contre un autre dans une symétrie.

Camille écrivait au brouillon les réponses que Monique recopiait, se faisant alors, à l'écrit tout du moins, la voix de cette dernière. Monique prenait exemple sur une sœur qui de fait, n'avait pas totalement - et malgré ses dires - renoncé à être un exemple et, par là, à sa place d'aînée, signant de l'ambivalence du lien.

Quand Camille a douze ans, elle devient bien malgré elle chef de famille. Son père prend le maquis. Elle vivra très mal ce départ précipité qualifiant alors - et encore aujourd'hui - son père de lâche et cet acte comme un abandon de famille. Sa mère est désespérée et Camille porte alors la responsabilité de l'équilibre familial. Si Camille reconnaît que son père peut passer pour un héros aux yeux des autres, la figure paternelle n'est plus, car déchue, et Camille ne manquera pas de le lui faire savoir à son retour.

Monique, par sa place de cadette, échappe à cette responsabilité et peut vivre une vie de jeune fille que son aînée lui envie et dont il lui semble que sa sœur l'a privée. Sa sœur la dit alors coquette, voire frivole (littéralement qui a peu de sérieux, et par la suite, d'importance). On note ici l'agressivité de Camille à l'égard de sa sœur dès que cette dernière lui échappe. Ainsi Monique va danser et rencontre un jeune homme qu'elle épouse. De cette union naîtra un garçon.

La mari de Monique décédera très peu de temps après et Monique, désespérée, retourne vivre dans la maison familiale. Camille dira alors que l'enfant de sœur est devenu le petit garçon de tous, et surtout le sien. C'est avec fierté qu'elle s'en occupe, le promène, sa sœur étant bouleversée par son deuil.

Monique rencontrera un autre homme qu'elle épousera, aura deux autres enfants dont une fille qu'elle attendra, en même temps que sa sœur aînée, désormais mariée, attendra sa propre fille.

Quand Camille sera présentée à sa belle-famille, cette dernière commencera par s'opposer

à cette union, la pensant fille-mère (de son neveu). On notera ici encore l'indifférenciation des places. Cette indifférenciation a permis de vivre l'altérité (inhérente aux places dans la fratrie mais aussi aux vies de chacune) ainsi que la rivalité sous-jacente (voire la jalousie de Camille à l'égard de sa cadette qui vivait la vie qu'elle ne s'autorisait pas) par un lien fort, sororal, que nous retrouverons par la suite.

Les deux filles cousines seront élevées comme deux sœurs « jumelles » elles aussi. On notera, dès à présent, une confusion des places dans une répétition du même et de ce qui s'est joué pour Monique et Camille, au sein de la génération d'après, dans le transgénérationnel .

Le second mari de Monique décide d'adopter le fils aîné de cette dernière et lui donne son nom. Camille vit mal ce qu'elle nomme une dépossession. En effet, non-content de lui ravir sa sœur, cet homme en apposant le nom du père sur cet enfant a semblé signifier à Camille qu'il faisait désormais famille ensemble, sans elle.

Elle trouve de fait cet homme autoritaire, et sa sœur bien passive. Monique, directrice d'établissement pour personnes âgées, est alors qualifiée de directrice de pacotille, sans autorité. Pour Camille, il semble douloureux que sa sœur puisse obtenir un poste à responsabilité qui, dans sa nomination du moins et son titre, fait figure d'autorité. De plus, elle dira de son époux que c'est un petit bourgeois, et reprochera à sa sœur un choix qui semble dévier des valeurs qui sont les leurs. En effet, Camille, élevée comme toute sa fratrie dans la foi catholique, y renonce pour adhérer au parti communiste, qu'elle qualifie non sans humour de nouvelle religion. Elle est une femme de conviction et mène des combats politiques, engagée au sein de son travail communal comme au sein d'associations.

Les deux sœurs, leurs enfants et notamment leur deux filles se fréquentent régulièrement, bien plus liées qu'avec le reste de la fratrie, semblant exclure les hommes de leurs rencontres.

Monique rentre en Ehpad en 2018, atteinte d'une maladie neurodégénérative de type Alzheimer.

Elle est en perte de repères. Elle est cependant souriante, agréable, verbalise, et s'adapte sans trop de difficultés au sein de l'établissement. C'est dans ce contexte que je la rencontre. Mme aime le chant, la danse, et s'inscrit dans des groupes thérapeutiques l'aidant à la rencontre d'autres mais aussi au maintien de ses capacités. Mme aime à montrer une photo sur laquelle elle figure avec ses sœurs. Toutes sont habillées pareil, rangées comme les Dalton, de la plus grande à la plus

petite, avec la même jupe plissée confectionnée par Monique qui aime coudre et faisait tous les vêtements des filles de la famille . Il est en effet bien difficile alors de les différencier.

Sa sœur Camille, après avoir accompagné pendant des années son époux tétraplégique suite à une mauvaise chute, est veuve. Elle vient visiter régulièrement Monique et se réjouit de voir que sa sœur a trouvé un nouvel équilibre.

Quand Camille a été victime de plusieurs chutes à domicile, que son maintien chez elle est devenu insécurisant tant pour elle qu'au regard de ses filles et après avoir refusé une place en résidence autonomie au sein de laquelle elle avait pourtant été acceptée, c'est pour se rapprocher de sa soeur, pour la rejoindre, que Camille demande son entrée en Ehpad, auprès de sa sœur.

Dès cette entrée, nous pouvons entendre que Camille a de nouveau accepté de régresser afin de rejoindre sa sœur. En effet, l'établissement reçoit un public bien plus dépendant que Mme ne l'est.

Elle devient à nouveau chargée de famille au regard de cette dernière.

Mme demande à avoir une chambre en face de celle de sa sœur et c'est donc cette chambre qu'elle va occuper.

Mais quelle différence pour elle entre rendre quelques visites à sa cadette sur des temps d'animation et devenir elle-même résidente...

Elle veut se convaincre que sa place est désormais ici, auprès de sa sœur, et que son rôle sera de la maintenir « vivante » - à entendre animée - mais aussi dans cette identité et ce lien, au sein du pacte auquel Mme ne veut pas renoncer : « Merde c'est ma sœur quand même ». Aujourd'hui, c'est son devoir que de s'occuper de sa sœur. Elle ne peut imaginer l'abandonner comme son père a pu le faire avec elle. Elle sera elle, un meilleur parent pour sa sœur. Monique entend la demande de sa sœur et, dans un premier temps, s'y inscrit pleinement. Elle privilégie les liens à cette dernière, lui demandant de faire pour elle tous les actes de la vie quotidienne qu'elle est pourtant encore en capacité de réaliser. Jour et nuit Monique est dans la chambre de Camille, ne lui laissant aucun répit.

Camille ne le supporte plus. Elle ne peut toutefois dire ce qui l'agite et qu'elle finit par agir sur d'autres résidents, ne supportant plus la collectivité, le bruit des autres, la vie autour d'elle.

Camille a toujours son appartement et hésite à retourner y vivre, avec quelques aménagements et aides. Pour ses 90 ans, elle a fait une croisière avec toute sa famille, tous dans le même bateau, navigant sur les mêmes eaux... Afin de pouvoir payer de nouveau une croisière pour ses 95 ans mais plus encore afin de ne plus avoir le choix et de poursuivre l'accompagnement de sa sœur,

elle décide de vendre cet appartement. Monique ne pourra toutefois pas participer à cette croisière familiale.

C'est dans ce contexte que je rencontre Camille. Non sans culpabilité, elle accepte de déménager et d'investir une chambre sur le même étage mais dans un autre couloir. Monique, qui finit par repérer la chambre de sa sœur, ne s'y rend plus la nuit.

Les deux sœurs mangent toujours ensemble. Monique a un petit appétit et commence à ne plus bien pouvoir manger seule, la situation lui échappe. Camille ne supporte pas les comportements de sa sœur et l'exhorte à manger, cherchant à recréer le pacte de leur enfance : la viande contre des légumes. Mais Monique ne peut s'y inscrire et l'insistance de Camille, qui tourne à l'agressivité quand sa sœur ne répond pas, finit par être délétère pour cette dernière. Nous tentons de l'expliquer à Camille qui refuse de l'entendre. Elle souhaite que sa sœur mange, afin de regagner des forces, de rester vivante, de guérir, et elle pense avoir, comme lors de leur enfance, le pouvoir de la persuader. La fille de Monique intervient et demande à ce que les sœurs soient séparées. Les deux sœurs ne mangent plus à la même table. Si Monique ne cherche pas Camille et mange désormais à son rythme avec aide, Camille supporte difficilement cette séparation, acceptée par sa sœur, qui semble briser le pacte et qu'elle vit comme une trahison. De notre part sans doute, mais encore plus de la part de sa nièce, qu'elle considérait jusque-là comme sa fille. Désormais, si sa sœur régresse, ce sera de notre faute, et encore plus de celle de sa nièce, qui a placé sa mère, l'a abandonnée.

Chaque jour, Mme interpelle alors sa sœur, et ce n'est plus son prénom ou encore son diminutif « Mo » qui lui est adressé mais « ma sœur » interjection comme une injonction à se rappeler le lien qui les unit, comme une prière « ma sœur » au sens du religieux, adressée à cet autre, pour qu'elle la reconnaisse. Camille dira alors « ce n'est plus elle ».

Elle ne peut entendre que sa sœur puisse ne pas la reconnaître, et tente par tous les moyens de continuer à la reconnaître, elle, comme sa sœur, en prononçant cette phrase comme une formule, sinon magique, un rappel à l'ordre quand sa volonté, ses souvenirs, ne suffisent pas à alimenter ce lien sororal désormais sacralisé.

Mais il y a à entendre aussi dans le « merde » inaugural, que cette sœur... l'emmerde.

Par ses comportements, par le non-respect des règles établies au sein du pacte, du lien sororal, par le rappel incessant que cette sœur qui disparaît peu à peu et s'efface, ça pourrait être elle, dans le miroir qui lui est renvoyé, mortifère, dans le regard dont Camille dira qu'il est vide, qu'il ne la regarde plus, ce miroir sans tain qui vient lui rappeler son statut de mortel, par l'effacement de l'identité de cet autre qui la laisse seule face à la sienne.

Or comment être une sœur qui n'en a pas ? C'est-à-dire comment être la sœur de cette malade qui ne s'inscrit plus dans le lien sororal ? Comment être sœur toute seule ? Comment faire sœur toute seule ?

Le « ma » possessif, tient à rappeler que cette personne, c'est la sienne, comme un objet dont il ne s'agirait pas de la déposséder, fondant sa propre identité, fondatrice de sa propre histoire, mais qui la ramène aussi à ses responsabilités à l'égard de Monique.

Si Mo ne dit plus mot, alors elle la ramènera à sa place, à ce lien, elle la dira et la fera vivre de sa place à elle et de son discours, dans son discours.

Le « quand même » qui ne nous aura pas échappé porte sur tout ce qui pourrait faire obstacle au lien, tout ce qui vient l'attaquer : la maladie et ses corollaires, l'ambivalence des sentiments éprouvés à l'égard de cette sœur, aimée adorée autant que haïe, le désir alors de Camille de lâcher prise, de lâcher, de se sauver, tant physiquement que psychiquement d'un lien qui détermine autant de sa place et de sa propre identité qu'il la prive d'exister.

Camille, dans cette indifférenciation qui l'a construite dans son lien à sa sœur, cet effet-miroir, a peur parfois de la contagion, d'être contaminé par sa sœur, par sa maladie, par ses comportements.

Elle interroge souvent sa propre santé mentale et son devenir.

Va-t-elle finir par « attraper » la maladie de sa sœur ? Comment va-t-elle finir ?

Elle ne peut accepter le diagnostic de maladie neurodégénérative, contre lequel elle est impuissante, et se met à imaginer d'autres causes, d'autres maladies. De fait, si c'est autre chose, cette chose serait-elle contaminante ?

En voulant protéger sa sœur d'un diagnostic qui semble la condamner, elle se condamne elle-même à penser qu'elle pourrait en être atteinte.

Mme craint que les pertes, innombrables, de cette sœur ne l'atteignent, elle, et qu'elle finisse par se perdre elle-même dans la recherche éperdue de cette sœur.

Il lui arrive alors de l'imaginer comme un petit enfant qu'elle bercerait, porterait, au risque de la laisser choir car « merde c'est ma sœur quand même » est aussi à entendre comme tout ce que cette sœur n'est pas : ce n'est pas sa fille, son enfant.

Or, c'est bien du côté du maternant, du maternel que Camille est désormais sollicitée, et elle ne le supporte pas.

Aussi, Camille est en colère. Cette colère, adressée parfois à l'institution impuissante à lutter

contre cette maladie, contre la mort, à sa nièce qui ne peut sauver sa mère, ne serait-elle pas alors à entendre comme une projection de sa propre impuissance, ou encore comme un appel à cette fille, positionnée dans un renversement des générations, dans un lien œdipien, ou encore à cette institution, maternante par mission, assurant des soins dits de nursing, afin qu'elles les sauvent, l'une et l'autre, de ce lien mortifère, en prenant à charge ce qu'elle ne plus porter, elle, dans une volonté de triangulation d'un lien qui n'a jusqu'ici pas vraiment accepté le tiers ?

La fratrie à perpétuité

**Equipe mobile de gériatrie extra hospitalière
de Villefranche-sur-Saône :
Sophie LEFEBVRE médecin gériatre
Isabelle PONSARD et Cécile NOUVELLON, infirmières**

Bonjour à toutes et à tous,

Nous vous remercions de nous avoir invités à cette journée sur le thème de la fratrie et nous sommes heureux de vous présenter notre réflexion intitulée :

Frère et sœur : la fratrie à perpétuité

Texte lu à trois voix.

Pour débiter, nous allons décliner la définition du nom commun « fratrie » et sa signification en sociologie

Selon le dictionnaire Larousse de la langue française (édition de mai 2003), la fratrie, emprunt du latin, *fratria*, est l'ensemble de frères et de sœurs de la même famille

Selon le dictionnaire de l'académie française (9^{ème} édition, Tome 3, 2011), en sociologie, la phratrie est un groupe de clans. Dans l'antiquité, à Athènes, c'est la division de la tribu, selon le droit du sang avec leurs privilèges et spécificités. Les tribus étaient des groupes de citoyens censés être apparentés et, chacun, relié à un ancêtre éponyme. Chaque tribu disposait de trois parcelles de territoire, réparties de manière à donner à chacun des ressources artisanales-commerciales en ville, côtières-maritimes sur le littoral et agricoles à la campagne.

Voici la description du cas clinique choisi pour la thématique de cette journée de rencontre

Cas Clinique :

L'équipe mobile extra hospitalière de gériatrie (EMGEH) de l'Hôpital Nord-Ouest de Villefranche sur Saône (HNO) a été sollicitée par l'équipe mobile de géronto-psychiatrie qui suit la fratrie de ce cas clinique puis, par le service d'aides, afin d'évaluer la situation de M. C. et de Mme C., frère et sœur, dans un contexte d'altération de l'état général et de maintien à domicile

difficile. Parallèlement, le maire de la commune avait été sollicité par leurs voisins et leur réseau amical, tous étaient inquiets de leurs conditions de vie.

C'est dans ce contexte que nous les avons rencontrés chez eux.

Nous n'étions pas attendues. Nous n'avons pas pu les prévenir de notre visite puisque le téléphone ne fonctionnait plus. Un de leurs voisins avait commandé un portable qui devait arriver le jour même.

Cependant, nous avons pu rentrer facilement. C'est Mme C. qui est apparue à la porte. M.C. s'était un peu approché, tout en restant en retrait. Du haut du domicile, la vue sur les arrivants est assez facile.

Nous sommes alors montées à l'étage et nous nous sommes installées à la table de la cuisine. M. C. s'était assis dans le fauteuil à côté de la fenêtre. Mme C., quant à elle, s'est assise, puis s'est levée, a ensuite été s'allonger sur le canapé puis s'est assise de nouveau. Elle présentait une agitation psycho-motrice modérée. Elle était assez rapide, agile même, presque souple, tandis que son frère peinait à bouger, semblait douloureux. Auparavant, il avait fait des chutes à de nombreuses reprises. Elle semblait presque virevolter dans les pièces. Son frère n'a pas bougé du fauteuil qu'il avait regagné. Il ne nous regardait pas. Il faisait peu de mouvements et son regard était fuyant. Il était maigre, peu soigné. Il avait des cheveux longs et était perdu dans des vêtements trop grands.

Le temps était distendu, fait de langages pauvres, de silences qui faisaient ressortir les bruits de la maison.

Ils se livraient peu, voire pas. Mme C. ne laissait pas son frère s'exprimer. Celui-ci restait d'ailleurs fuyant. Il fut difficile d'accéder à leurs mémoires autobiographiques et personnelles. Leur vie actuelle et leurs occupations ne furent pas racontées.

Enfin, Mme C. est allée se réfugier dans le canapé du petit salon pour finir par monter dans sa chambre. Elle n'en est pas redescendue.

Monsieur C. était âgé de 77 ans, et Mme C., de 80 ans. La fratrie réside depuis toujours dans la maison familiale située dans le Haut Beaujolais, maison constituée de deux habitations sur sous-sol reliées par un grand cuvage. Ils y résident depuis 1949. Ils ont toujours vécu avec leurs parents jusqu'au décès de ceux-ci, aux alentours des années 1990.

L'habitation est isolée, en hauteur, difficile à trouver, sans voisin proche, au bout d'un chemin bétonné et abimé.

Auparavant, M. C. habitait une partie du domaine viticole, que nous n'avons pas visitée. Avec l'arrivée de l'hiver, et sans chauffage, il a rejoint sa sœur dans l'autre partie de la maison, au

premier étage du domicile, accessible par un grand escalier en pierres assez abrupt. Cette partie disposait de trois pièces : une cuisine équipée d'un fourneau, une salle à manger avec un canapé où dort Monsieur C. et, enfin, un petit réduit servant de salle de bain, avec un lavabo et une baignoire encombrée de linge.

Sa sœur dormait à l'étage où il existait une chambre unique sous-toit, accessible par un escalier en bois très raide. Il n'y avait pas de lumière et il y faisait froid. Elle est meublée d'un lit unique au bout duquel il y avait une cagette en bois remplie de pains briochés en sachet.

Nos pas faisaient craquer le parquet.

Ils disposent de l'eau grâce à un raccordement à une source. De nombreuses bouteilles d'eau, en attente de décantation, sont disposées sur la table à manger. La cuisinière était couverte de débris noirs, et semblait non fonctionnelle. Le réfrigérateur était sale, et contenait essentiellement des quiches lorraines et des fromages secs.

Le logement était sombre, peu entretenu. Il était vétuste, et encombré. Il n'y avait que deux fenêtres : l'une dans la cuisine et l'autre dans le salon qui sert de chambre. Il y avait quelques meubles anciens, et quelques photos de leurs parents et de M. C., en tenue militaire.

Des animaux empaillés étaient accrochés aux murs ou posés sur les meubles.

On entendait des bruits de griffes venant d'un des coins de la pièce.

Depuis le fauteuil, Mr C. surplombait la campagne. La vue, dégagée sur les vignes, est superbe.

M. C. était viticulteur, comme ses parents, dont il avait hérité l'exploitation familiale. Il possède le certificat d'études. Il a été chasseur, ce qu'il appréciait beaucoup. Il avait d'ailleurs un chien âgé de 13 ans, dont il pouvait difficilement s'occuper car il ne sortait plus guère du domicile. Le chien serait dans un appentis à l'arrière de la maison, mais nous ne l'avons ni vu, ni entendu. Ils n'en ont d'ailleurs pas parlé.

On ne sait pas si Mme C. a été scolarisée, ni si elle a exercé un métier, et quel a été son rôle dans l'exploitation familiale.

Ils sont tous deux célibataires, sans enfant. Ils ont des cousins : un qui réside à proximité et un autre qui réside à un kilomètre de chez eux, avec qui ils ont peu de liens. Ils ont également des cousins en Lorraine, qu'ils ne voient pas. Ils ont un voisin, et sa fille, relativement présents, qui les ont toujours connus.

Ils ne conduisent plus. Une aide-ménagère amène les courses commandées par Mme C. Des voisins leur fournissent quelques fois des plats préparés. C'était leur mère qui faisait la cuisine. Depuis son décès, la fratrie ne consomme plus que des plats préparés et les menus sont ritualisés, jusqu'à l'extrême : des quiches lorraines pour Mme C, commandées en nombre, dont la plupart sont périmées ou moisies et, pour M. C, des fromages secs, présents également en quantité. Il

n'y a, cependant, pas d'horaire particulier pour les repas et, semble-t-il, pas de partage. Mme C. mange froid, à toute heure, souvent debout. M. C. mange après elle, et ce qu'elle décide pour lui. Il peut arriver qu'il y ait des pièges à souris dans le réfrigérateur, histoire de le dissuader. Les compléments alimentaires prescrits sont souvent consommés uniquement par Mme C.

En raison des antécédents psychiatriques, ils sembleraient être en souci l'un pour l'autre et, de façon plus marquée, dans les suites de la destruction de leur patrimoine viticole dans les années 2000. La fratrie aurait adopté un fonctionnement de couple.

Après cette description, quels liens pouvons-nous faire entre le descriptif et la symbolique de la maison ?

La symbolique de la maison

Après chaque visite, lors du retour en voiture, nous discutons de la visite pour avoir un regard croisé sur la situation et limiter les erreurs [1]. En effet, nous sommes souvent influencées par nos propres représentations conscientes et inconscientes [2], le tout se mêlant avec nos propres références personnelles, familiales, sociales et culturelles [3].

La visite permet la rencontre avec l'environnement de celui qui y vit. À chaque fois, des perceptions, des sensations, des émotions, des informations, des associations immédiates et condensées assaillent nos sens [4,5].

Toutes ces réflexions, ces représentations et ressentis peuvent nous être utiles pour affiner le diagnostic ou la prise en charge ultérieure.

L'intérieur du domicile constitue un reflet de l'organisation psychique consciente et inconsciente de la fratrie. Comme le dit Elian Djaoui [6] : « le lieu où l'on vit n'est pas ce territoire neutre, « passif », caractérisé par des qualités purement matérielles et objectives [. . .] ; il est aussi un « construit » fortement marqué par l'imaginaire des habitants. L'habitat reflète, dans une certaine mesure, notre monde interne [7]. D'ailleurs, il existe des rapports étroits dans de nombreuses langues entre les verbes « être » et « habiter » [7]. Ainsi, ici, la vétusté, le caractère sombre, l'étroitesse des pièces tendent vers une impression de champ visuel rétréci, pouvant entraîner une étroitesse des rencontres et des possibilités, un appauvrissement des mémoires.

Il y a quelque chose à la fois de délié et de recroquevillé.

Alberto Eiguer [8] ajoute : « Sur l'habitat réel, apparaissent les témoignages du passé. Il est marqué par des traces objectives de l'histoire familiale avec ses moments intenses et ses instants

d'immobilité ». Ainsi, le domaine de la fratrie est lié par un bâtiment central, lieu de cuvage, qui représente le point névralgique du vignoble, du travail, de la transmission, mais qui représente aussi un lien, un trait d'union, une continuité de l'un vers l'autre. Il est également un élément de séparation depuis son inutilisation pour ne tendre que vers une seule partie : celle de la sœur. Cette partie semble être, initialement, celle des parents.

Selon les aidants à domicile, la première raison de cette union, ou réunion, c'est l'absence de chauffage dans la partie du frère, mais nous pouvons imaginer que cela puisse être pour des raisons de solitude, d'emprise, de repli, de surveillance, ou d'attachement, qu'il y a rejoint sa sœur.

Cependant, cette partie a vieilli. Elle est emplie d'une ambiance et d'une décoration surannées parsemées de quelques images mortifères. La fratrie s'est assemblée comme en miroir de leurs parents. Ils sont presque devenus leurs parents. Les objets n'ont pas bougé. Les photos sont anciennes. Les quelques meubles sont ceux des parents. Rien ne semble avoir été modifié. La technologie et les accès à la modernité sont absents. La maison n'est pas raccordée à l'eau courante. Tout cela nous a fait ressentir qu'il est parfois difficile de changer des éléments à l'intérieur de son chez-soi et, ainsi, d'affronter des changements, ou de s'exposer à oublier des parties de soi ou de sa mémoire [8].

Peut-être que ce deuil parental est impossible et qu'être dans ce même lieu familial, immobiles et réunis maintenant, cela leur permet de rester en famille, de ne pas l'oublier, ou de la magnifier. C'est comme si, malgré les aléas de la vie physique et psychique, elle existait toujours.

La fratrie semble ainsi unie ou réunie dans le même corps humain et le même corps de ferme. Ils ne font presque plus qu'un. Il n'y a plus de différenciation et la fratrie est devenue une.

Elian Djaoui [6] dit que « Toute l'histoire de vie de l'habitant, histoire non seulement individuelle mais aussi familiale et sociale (crises économiques, guerres, migrations), est présentée dans ce décor domestique. . . ». Par l'exposition de l'intérieur de leur logement, la fratrie nous a dévoilé sa « culture du domicile » [8]. La chasse (les quelques animaux empaillés), la famille (quelques photos des deux parents et des deux enfants), le travail viticole (le fauteuil tourné vers la vue sur les vignes), le vin (les bouteilles d'eau qui décanter et ressemblent, à s'y méprendre, à du vin par la couleur), la place de l'alimentation (les mêmes deux aliments), sont révélateurs d'une part d'identité de la fratrie. Cette identité semble, ici, minimaliste, économique, non marquée « par le progrès » et le « confort moderne ». Le temps est stoppé, arrêté par le deuil et l'absence d'activité professionnelle.

Toute l'observation du domicile nous a fait comprendre qu'il semble exister deux points de cassure, ou deux points de changement, dans la vie de la fratrie : le décès des parents et la fin

de l'exploitation viticole. Le décès des parents semble avoir été révélateur de la complexité des liens fraternels. Bien que nous ne connaissions pas la dynamique familiale antérieure, cela a, probablement, contribué à fixer la nature des relations de la fratrie de façon définitive. La fin de l'exploitation familiale apparaît dans une temporalité inconnue par rapport aux décès des parents, mais, nous pensons que cela a, également, pu participer à la rigidité de la structure familiale observée.

Nous allons maintenant approfondir la question de l'organisation psychodynamique de la fratrie à l'aide de la littérature sur le sujet de la fratrie

Interprétation des ressentis de la visite sur l'organisation psychodynamique de la fratrie :

L'organisation de la famille est à l'image des mouvements de l'habitat, des objets et de l'enveloppe familiale et matérielle.

Ainsi, pouvons-nous faire un lien entre l'architecture en U de la bâtisse et les relations qui peinent à s'ouvrir sur l'extérieur, des relations pauvres ou sans issue ? La réunion des deux bâtiments par le cuvage, serait, alors, comme un dernier témoin de l'histoire familiale, frère et sœur unis dans la vie et au sein du terroir familial subsistant. Etre deux, pour ne faire qu'un, comme si c'était plus supportable d'être deux dans un environnement hostile, entre amour et haine, complicité et agressivité...

Devant le peu de paroles et d'informations exprimées, tout repose sur l'observation et le partage des impressions permettant, ainsi, d'étoffer notre réflexion, quitte à extrapoler et décrire des hypothèses invérifiables.

Dans la situation décrite, tout nous laisse sur notre faim. C'est quelque chose sans faim (**FAIM**) et sans fin (**FIN**) : en effet, Mme va jusqu'à quitter la pièce principale pour aller s'allonger dans sa chambre, chambre tout en haut, dont l'accès n'est possible que par un escalier très pentu, et qui est comme un refuge, le lieu du non-dit. Le lieu où la parole serait inaccessible ? Un peu à l'image de sa chambre quelque peu « infranchissable » ?

Le domicile figé peut faire écho à une difficulté dans l'évolution des relations, à une situation familiale sclérosée, un modèle rigide ou à une certaine immobilité dans les relations intrafamiliales, à l'image des bouteilles d'eau en cours de décantation et des animaux empaillés exposés dans la maison.

Par de la nourriture exclusivement froide, l'alimentation renvoie à une situation dénuée d'empreinte d'émotion et de chaleur humaine. L'absence de confection et de prise en commun des repas renforce également cette impression. N'est-ce pas également le témoin du manque de lien entre le frère et sa sœur, d'un non partage puisque le contenu même des repas n'est pas

partagé ? Le pouvoir unificateur de la nourriture semble absent de cette situation. Ils ne peuvent être compagnon au sens étymologique de partager le pain. Comme s'il était impossible de nourrir le corps et l'âme. Limiter ou interdire l'accès à la nourriture pour son frère, n'est-il pas une façon de perpétuer un certain droit d'ainesse, certes aboli à la révolution, mais encore bien présent au niveau affectif et psychique dans cette fratrie « immobile » [9]. Ce petit frère qui reste en retrait à notre arrivée, quand sa sœur nous ouvre la porte. Ce petit frère imposé dans le cercle familial, comme un intrus, et considéré comme tel par sa sœur à sa naissance. Pouvons-nous émettre l'hypothèse d'un cadet préféré ?

Selon Lisbeth Von Benedek, « Adultes, nous chercherons inconsciemment à retrouver cette place dans nos relations sociales et continuerons à nous sentir l'aîné, le puîné ou le plus jeune au sein des groupes ». Mme C. agit avec son frère à l'image d'un parent, d'une mère nourricière, mais dans un schéma parental, sans doute, défaillant [10].

Serait-ce pour cela qu'un soutien extra-familial, comme un soin, a pu se mettre en place : ce lien privilégié avec le boucher, comme un rendez-vous, avec le facteur, l'équipe mobile de géronto psychiatrie, le département, la mairie, ou les voisins. Ils s'articulent comme une veille parentale sur ce « couple », hors du temps, qui entretient l'inquiétude et la bizarrerie.

Au sujet des relations fraternelles, Lisbeth Von Benedek dit: « Elles impliquent toujours un amour ambivalent, car nos frères et sœurs nous apprennent aussi à supporter l'ambivalence de nos sentiments, la coexistence de l'amour et de la haine vis-à-vis d'une même personne » [9]. Ainsi, dans la situation présentée, nos ressentis portent à une curieuse impression. Nous avons le sentiment de tout et son contraire. Il y a beaucoup d'éléments qui se voient, qui se perçoivent et beaucoup d'autres qui se taisent. Il y a les photos de la famille, mais ils ne sont que deux. Il y a l'interdit et le partage. Il y a l'isolement et la réunion. Il y a le contrôle mais aussi l'abandon. Il y a l'unité et le duo. Il y a ce que l'on sait, essentiellement de nature médicale, et ce que l'on ne sait pas : tout le reste.

C'est comme un déséquilibre dans cet équilibre fraternel.

Dans la situation exposée, le lien est là, figé certes, mais là. Un attachement peu commun mais bien présent. Nous retrouvons cette notion d'immobilisme et de domicile figé déjà évoquée. Une relation frère- sœur comme un guide mais aussi comme une rivalité. Toutefois, ne pouvons-nous pas imaginer entendre Mme C. dire « c'est mon frère quand même ! » ? Un lien, quel qu'il soit, qui dure toute la vie, qui se poursuit jusqu'à la mort, où frère et sœur, restent emprisonnés à l'intérieur du groupe familial, bref, un lien à perpétuité.

Philippe Caillé précise : « Il existe même un antagonisme entre ces liens, un lien de fratrie excessif entre deux membres de celle-ci pouvant les empêcher de développer tout autre attachement sentimental et les renvoyer pour finir l'un à l'autre dans un attachement stérile qui semble être imperméable au temps » [11]. Ne pas se séparer pour ne pas faire l'expérience d'une nouvelle réalité quotidienne. Cela fait peut-être écho à une règle implicite édictée par les parents.

Ne pas se séparer pour ne pas toucher au patrimoine, rester dans ce même domaine professionnel par respect de la mémoire de leurs parents, de la continuité de l'histoire familiale, sans possibilité d'élaborer une autre vie. Des parents qui ont peut-être refusé d'imaginer que leurs enfants puissent développer leur propre créativité dans leur vie et leur façon de la mener. Des parents qui auraient transmis une certaine forme d'immobilisme [12]. Tout cela conduisant à une vie sur le domaine familial : à perpétuité ?

Une fratrie sans fraternité, peut-être, puisque la prise en compte et le respect de l'autre dans ses besoins et ses droits ne sont pas vraiment existants [11]. Mme C. ne fait-elle pas preuve d'une certaine insensibilité à la douleur de son frère, que l'on pourrait expliquer par l'émoussement de ses émotions ?

Nicole Prieur indique que « la relation dans la fratrie est placée, d'emblée, sous le signe des comptes... Et quand les relations semblent apaisées, ces comptes restent gravés dans la mémoire des frères et des sœurs devenus adultes, prêts à resurgir au moment des successions par exemple » [13]. En maîtrisant l'accès à la nourriture par la pose de pièges à souris et en excluant toute diversification de l'alimentation, c'est comme si Mme C. perpétuait les règlements de compte de l'enfance. Elle impose l'interdit. Nous avons la sensation que Mme C. apprécie difficilement la réalité et la valeur de l'autre, celle de son frère. C'est une absence du « tenir compte ». Partager, c'est s'intéresser à l'autre, mais ne pas le contrôler.

Toutefois, elle agit aussi en gardien de son frère, mission qu'il lui aurait peut-être été donnée enfant, poursuivant ainsi la hiérarchie de l'enfance ? Une situation entre étayage mutuel et domination. A travers ce rôle de gardien, elle a peut-être permis la naissance d'une relation dominant-dominé, un duo où chacun permet à l'autre de se maintenir dans son statut, par son propre positionnement. Rappelons qu'à notre arrivée, lorsque sa sœur est venue nous ouvrir la porte, Mr C. est resté en retrait. De plus, même s'il est venu vivre dans la partie d'habitation de sa sœur, à l'image de la structure familiale, il demeure toutefois au rez-de-chaussée et, sa sœur, l'aînée, occupe l'étage supérieur,

Au sein de cette fratrie, l'installation de M.C. auprès de sa sœur peut-il représenter la fin de la relation verticale parents-enfants et le début d'une relation horizontale frère-sœur, relation horizontale qui fait couple [10] ?

Cela donne lieu à une situation de « déséquilibre équilibré ». L'immobilisme favorise le maintien de cet équilibre fragile. Ne pas bouger pour ne pas tomber, quitte à rester enlisé dans un désespoir certain, certes, mais un désespoir à deux, dans une certaine folie fraternelle.

Enfin, ce couple, apporte-t-il le témoignage de la complexité des relations humaines qui peuvent se jouer dans une histoire singulière intriquée dans un environnement en crise : celui du domaine viticole avec ses aléas socio-économiques ?

Histoires d'habitats, de vignobles et de terres :

Cette famille vient d'un village du Haut- Beaujolais, riche de légendes et de traditions. C'est un village de moyenne montagne dont la majeure partie des sols est occupée par des vignes, des prés et des bois. Cette partie du Beaujolais est éloignée. Il faut y aller. Elle se mérite presque l'hiver. Elle est majestueuse par les décors, les vues et le panorama qu'elle offre mais elle est aussi retirée, reculée, et isolée. Elle semble imposer un certain mode de vie, un isolement presque obligatoire. Même, aujourd'hui, la plupart des enfants vont souvent à l'internat quand ils rentrent au collège. En 2022, cette commune comptait 452 habitants [14].

En raison des difficultés inhérentes au vignoble durant le XIX^{ème} siècle, il s'est organisé une redistribution de la cartographie viticole en France et dans cette région. Les vignes se sont recentrées le long des grandes vallées laissant ce territoire du Haut Beaujolais vide. Les vignes ont migré et sont descendues, la fratrie de M. et de Mme C. est restée coincée dans les montagnes.

Dans le village et la région où nous sommes intervenues, les arrachages des vignes ont été massifs et a concerné la famille, ce qui a été témoigné par plusieurs visites de notre équipe, et par M. C., sans qu'il puisse en dire plus. Cela semble ainsi une grande blessure pour lui qui, en ne disant pas grand-chose, a parlé de ses vignes et de leur perte indicible. Quelques mots comme une sidération immobile. Mme C., elle, n'en a pas dit un mot.

Suite à l'exposition de ces facteurs extérieurs de difficultés économiques, tout porte à croire que cette famille s'est isolée à l'intérieur d'elle-même du temps où leurs parents vivaient encore. Ils ont dû traverser alors des moments de doute et de rudesse, ainsi privés de leur terre nourricière. Terre nourricière, car elle leur rapportait les fruits qui leur permettaient économiquement de vivre, terre nourricière au niveau psychique. En effet, cette terre est le médiateur de la transmission de ce patrimoine culturel et de leur histoire familiale, leur permettant d'assurer une continuité narrative dans leur histoire individuelle. Privés de tout cela, nous pouvons nous demander si cette famille n'a pas vécu un véritable chaos intérieur, une crise de transmission entraînant un arrachage du fruit de leur descendance : pas de transmission de terroir, pas de transmission culturelle, pas de transmission d'enfants chez les enfants. La vie, et son cycle, se sont alors arrêtés. De même, plus de transmission dans l'oralité du récit qui, d'un point de vue symbolique, entre en lien avec les troubles de l'oralité que l'on a observés chez eux. Il n'y a pas de transmission de savoir-faire culinaire dans cette famille témoignant des troubles des liens verticaux parents - enfants.

Que lègue-t-on à ses enfants quand il n'y a plus rien ? Que devient le métier de ses parents ? de ses grands-parents ? C'est comme quelque chose de circulaire dont on ne peut sortir, ou entrer. Et les autres non plus. Comment se ferme-t-on à l'intérieur, de l'extérieur ? C'est, là aussi, un

moment qui s'est arrêté. Figé. Figés comme eux. Immobile.

Le labeur du métier de la terre est énorme. Elle demande du temps, de l'énergie et de la force. Elle impose son rythme. Elle peut être douce, mais aussi cruelle. La vie se remplit des devoirs terriens, rythmée par la météo, par les récoltes, par le jour et la nuit. Ainsi, elle ne laisse que peu de temps à la vie non travaillée, comme à la vie de famille. Elle ne lâche pas. Comment fait-on quand le travail prend tout le temps, toute l'énergie, toutes les pensées ?

Selon une étude sur la nuptialité et l'agriculture, il apparaît que les mariages chez les hommes et les femmes sont tardifs et que le taux de célibat est plus élevé quand la surface d'exploitation est petite [16].

L'aîné des enfants fonde la famille. Avant, il y avait le couple, mais lorsque l'enfant paraît, il y a quelque chose qui disparaît et qui ne reviendra plus. Dans la fratrie, la place d'aîné en tant qu'homme est de reprendre l'exploitation. Ici, M. C. est le second, mais le premier et seul garçon, les terres lui reviennent en devoir mais sa sœur garde l'ascendant [12].

« *Les parents restent le modèle auquel chacun se conforme ou s'oppose* » [12], et il faut parfois plusieurs générations pour changer les codes ou les transmissions familiales. Dans le cas présent, n'ayant pas eu de mariage, ni de descendance, il n'y a pas de possibilité de modifier l'ordre établi. Est-ce que cela aurait changé les rapports de la fratrie et leurs rapports aux autres ?

Le décès des parents marque la fin d'une période où les fratries peuvent diverger ou converger, se retrouver ou se quitter. « Mais l'évolution des relations fraternelles reste le reflet du projet parental conscient ou inconscient ». La transmission du patrimoine, de « l'entreprise » fait intervenir d'autres intérêts que celles de la famille, comme ceux d'éventuels salariés ou aides. Ici, la fratrie devient un couple, et permet d'en protéger un, ou de se protéger. Ils vivent dans un huis-clos et agissent en auto-contrôle. Il y a comme un agrippement, une lutte contre l'abandon. Ainsi, « Le fonctionnement autarcique du groupe d'enfants renforce la puissance parentale » [12].

La fratrie est isolée et, pourtant, le village les connaît depuis toujours. C'est ce que nous a dit un des voisins. La famille n'a, a priori, jamais bougé de ce lieu. Peut-être existe-t-il une veille des habitants depuis toujours, veille accentuée par leur vieillissement ou leur perte d'autonomie ? La fratrie vit quelque chose qui tient de l'abandon. Ils en donnent le sentiment quand on les rencontre, et, pourtant, le village, le maire, les aides ne les abandonnent pas.

La fratrie ne ferme pas complètement la porte. Ils laissent entrer. Ils laissent parler. Dans une certaine mesure, ils acceptent les aides, même si cela n'est pas sans mal du fait de la résistance de Mme C. qui, régulièrement, n'est pas d'accord, pouvant les mettre dehors ou les insulter. Nous-mêmes étions rentrées sans grande difficulté.

Existe-t-il une réparation du village vis à vis de la famille ? Et donc, de la fratrie ?

Les liens existent et sont présents. Ils ont des rendez-vous réguliers, quotidiens. Ils créent finalement un mouvement de rencontres, un va-et-vient. Des circulations de langage, de vie y sont possibles. Ils laissent entrer, rentrer, converser.

Ils laissent, dans une certaine mesure, un champ des possibles, pour autant qu'ils en soient un peu les maîtres.

Alors, voici maintenant le moment de conclure

Conclusion

Ainsi, nous pensons que le contexte socio-économique a aggravé le fonctionnement familial mais qu'il existe aussi un héritage personnel familial pathologique, une fragilité psychique intrinsèque, induisant ce silence, cette absence de transmission. Est-ce seulement la fraternité qui les lie ? Les frères et les sœurs sont les seuls à savoir, mesurer et percevoir ce que les autres ne peuvent pas. Ils évoluent dans leur écosystème qui leur sert souvent de modèle pour la vie, pour le meilleur et pour le pire. Ce qui les lie, ces deux-là, c'est peut-être une forme d'amour fraternel. « On ne peut pas intervenir sur une famille sans une connaissance de ce qu'est la loyauté propre à cette famille » [17]. Dans cette situation, il se peut que cette fratrie obéisse à une loyauté familiale faite du terreau sur lequel chaque membre a pris racine et s'est construit.

De signaler, de les empêcher de continuer à vivre ainsi, de nous empêcher d'avancer avec eux, cela pourrait les séparer, et les effondrer. Pourtant, c'est ce que nous avons fait : nous avons signalé leur situation au Procureur de la République. Pour continuer à les accompagner. L'enjeu n'est pas de changer leurs conditions de vie, de mettre de l'eau courante, de nettoyer, de ranger selon des normes conventionnelles. L'enjeu, c'est de veiller sur eux, de leur permettre un accès aux soins, de manger, d'être confortable. Nous ne sommes pas responsables de leurs conditions de vie mais nous sommes le garant d'une certaine continuité, sécurité et dignité.

A quel endroit nous situons-nous, nous, les soignants ? Devenons-nous des parents, des voisins, ou des cousins ? Sommes-nous amenés à nous positionner autour d'eux comme une famille contenante et restituer ce qui a été abîmé ou détruit pour eux, en eux ?

Ce qui est sûr, c'est que cette fratrie n'aura pas fini de nous questionner et de faire parler d'elle. Qu'en dire de plus, si ce n'est ces quelques vers chantés par Serge Reggiani, dans la chanson « Le vieux couple » :

« Tu connais bien mes habitudes
Je connais bien ta solitude
Nous sommes en somme un vieux couple
Mon ami, mon copain, mon frère

Ma vieille chance, ma galère

...

Mon frère, mon faux-monnayeur

...

Je ne voudrais pas que tu meures

Je ne voudrais pas que tu meures ».

Références bibliographiques

1. Ponsard I, Lefebvre S, Maréchal F. De l'intérêt de réaliser une visite à domicile pour évaluer les personnes âgées : une réflexion psychodynamique et éthique. *Neurol Psychiatr Gériatr* 2024 ;24(143) :294-301.
2. Maréchal F, Lefebvre S. Pour une clinique du sensible en gériatrie : un étayage par les soins face aux troubles sensoriels du sujet âgé hospitalisé. *Neurol Psychiatr Geriatr* 2024 ; **24 (142) : 245-251.**
3. Gauthier A. Le domicile : un contexte à risques. *Vie Soc Traitements* 2010;4(108):98—102.
4. Peruch B. De terre inconnue vers un terrain connu : comment découvrir l'espace de la famille afin qu'il devienne le lieu d'une rencontre ? In: Daure I, Combeau A, editors. *Quand le domicile se fait espace thérapeutique*. Paris: ESF Sciences
5. Catherine C, Jonchères E. L'accompagnement d'un parent âgé à domicile: entre passion et tendresse. *Dialogue* 2011;2(192):85-96.
6. Djaoui E. Approches de la « culture du domicile ». *Gerontol Soc* 2011;136:77-90.
7. Agneray F, Tisseron S, Mille C, et al. L'habitat et ses liens avec le psychisme : aspects psychopathologiques et cliniques de l'attachement à l'habitat. *Evol Psychiatr* 2015;80:489-99.
8. Eiguer A. *L'inconscient de la maison*. Paris: Ekho; 2021
9. Von Benedek L. L'héritage : les relations fraternelles mises à l'épreuve. *Cahiers junguiens psychanalyse* 2016 ;143 : 15-27.
10. Von Benedek L. *Frères et Sœurs pour la vie. L'empreinte de la fratrie sur nos relations adultes*. Paris : Eyrolles ; 2013.
11. Caillé P. Fratrie sans fraternité. *Cahier critique de thérapie familiale et pratique de réseau* 2004 ; 32 : 11-12.
12. Angel S. *Des frères et sœurs. Les liens complexes de la fraternité*. Paris : Robert Laffont ; 1996.
13. Prieur N. *Petits règlements de comptes en famille*. Paris : Albin Michel ; 2009.
14. *L'organisation du recensement*, l'INSEE presse ; 02/01/2017.
15. [Plein Champ- article de Raphaël Lecocq 10/24].
16. Courgeau D, Lelièvre E. Nuptialité et agriculture. *Population* 1986 ;2 : 303-326.
17. Ancelin Schützenberger A. *Aïe mes aïeux*. Paris : Desclée de Brouwer/ la méridienne ; 2015.

This is us du « big three » à la différenciation destin du lien fraternel chez les Pearson

Cécile Du CHAYLARD et Cécile HALBERT

Naître, grandir, vieillir et mourir frères et sœurs... Au long de ce parcours, le lien fraternel se forme, se nourrit de vécus inter et transgénérationnels, de l'histoire familiale et des événements marquant la vie de chacun. Lieu de pulsionnalité, d'affects déliés, d'ambivalence, le fraternel sommeille en nous tout comme plus largement le familial tout au long de notre vie. La question de la solidarité, liée au destin de la rivalité, dépendra de l'évolution de la position parentale tenue face à la fratrie et marquera le vécu familial jusqu'à la fin de vie de ses différents membres.

Afin d'illustrer ce parcours, et de comprendre les enjeux que mobilisent au sein d'une fratrie l'avancée en âge de son parent, nous avons choisi de nous appuyer sur des fratries singulières, au sein d'une même famille, mise en scène dans la série *This is us*. Nous avons fait le choix de nous appuyer sur cette fratrie, d'une part parce qu'elle nous a passionné, mais également car elle met en lumière de façon assez caractéristique les liens fraternels tels qu'ils peuvent s'éprouver et évoluer tout au long de la vie, et particulièrement en fin de série, avec la question du vieillissement et de l'entrée en dépendance de leur mère.

C'est ainsi que nous avons sélectionné quelques scènes qui nous apparaissent intéressantes dans la compréhension de cette évolution, et qui ne sont pas sans rappeler certaines familles que nous pouvons croiser lors de nos pratiques auprès de patients âgés : notamment autour de ce que peut mobiliser au sein de la fratrie la dépendance nouvelle d'un parent, voire la perte d'éléments de sa mémoire.

Après une présentation succincte de la série, nous nous interrogerons dans un premier temps sur les modalités de ce lien fraternel singulier, constitué à partir d'une histoire commune, mais également d'éléments trans-générationnels importants. Puis nous suivrons son évolution dans le temps, jusqu'au moment de la dépendance parentale, pour enfin tirer quelques illustrations et compréhensions de ce qui peut se jouer au niveau familial dans nos cliniques du grand âge.

Cette série américaine, constituée de 6 saisons pour 106 épisodes, est sortie en 2016, et relate l'histoire des liens de la famille Pearson sur plusieurs générations.

Nous suivons principalement la vie de deux frères et d'une sœur, Kevin, Randall et Kate (surnommés par leur père «The Big Three »), ainsi que de leurs parents, Jack et Rebecca Pearson. L'action se déroule de 2016-2021 et la narration utilise des retours en arrière et des sauts dans le futur de nous permettre de suivre cette famille à divers moments de son histoire. Ainsi nous nous baladons à différentes époques de la vie de notre fratrie, mais aussi de l'histoire de leurs parents, puis, petit-à-petit, de leurs enfants, tout en revenant fréquemment à leur âge adulte, marquée par les événements d'actualité de l'époque (Covid, actes racistes aux Etats-Unis, etc.). Kevin et Kate, des jumeaux issus d'une grossesse triple, sont nés en 1980, six semaines avant terme et le jour du 36e anniversaire de leur père Jack. Lors de l'accouchement, le 3ème bébé garçon, Kyle, décède. Le destin veut qu'un bébé afro-américain soit abandonné ce jour-là, et confié à cette maternité. Jack convainc Rebecca d'adopter ce bébé « providentiel », au sein de leur famille blanche. Randall, abandonné par son père biologique devant une caserne de pompier, devient le 3e Big Three des enfants Pearson.

Les premiers épisodes de la série alternent des flash-back et des moments actuels, entre la naissance des enfants et leur vie adulte. Nous découvrons donc Kate, adulte, célibataire à Los Angeles. Elle est préoccupée par des problèmes de poids et enchaîne divers régimes. Randall, quant à lui, vit avec sa femme et leur 2 filles dans le New Jersey, il est un brillant opérateur de marché de dérivés climatiques mais il présente un tempérament anxieux. Il entame des recherches afin de retrouver ses parents biologiques mais hésite à rencontrer son père vieillissant, une fois qu'il a retrouvé sa trace. Enfin, Kevin vient de quitter la ville de sa sœur pour s'installer seul à New York, il est acteur dans une série télévisée à succès, mais il s'interroge sur sa carrière, et plus largement se présente à la dérive d'une possible surconsommation d'alcool.

1) constitution du lien fraternel :

Le lien fraternel des triplés prend naissance dans l'histoire d'un couple parental et de leur propre histoire fraternelle:

Jack et Rebecca sont issus de familles très différentes : Rebecca a une sœur avec laquelle elle n'a plus aucun lien à l'âge adulte. Elle a grandi dans la classe moyenne, auprès de parents peu affectueux, elle entretient un lien distant avec eux, notamment du fait qu'ils n'aient pas accepté son union avec Jack, ni son fils afro-américain. Jack est issu lui d'un milieu très modeste, aîné d'une fratrie de deux garçons. Son père frappait sa mère et terrorisait ses deux fils, notamment lors de ses alcoolisations quotidiennes. Il faudra au moins trois saisons pour que l'on découvre l'histoire de son frère, Nick, dont Jack ne parle jamais si ce n'est pour mentionner son décès au Vietnam pendant la guerre... Ce petit frère, que Jack avait tenté tant bien que mal de protéger,

va décompenser dans les horreurs de la guerre, jusqu'à commettre un acte impardonnable, qui entraînera une rupture de lien avec Jack. La déception engendre dans cette famille la mort du lien, et c'est avec cette donnée que vont devoir composer les « big three ».

« *Le premier enfant fait du couple une famille et le second crée une fratrie.* » écrivait Cambdessus. Chez les Pearson, tout se passe en même temps, la parentalité, la famille et la fratrie se constituent dans un temps condensé, précipité, et d'autant plus confus que la mort et l'abandon se mêlent immédiatement à la venue au monde. Ici, la constitution de l'appareil psychique familial est d'emblée débordé par des éléments à fortes charges traumatiques, difficiles à intégrer. Le couple avait mis du temps avant de se rêver devenir famille, Jack ayant besoin de convaincre Rebecca d'accéder et d'adhérer à un fort idéal familial, et la sortie de cette bulle amoureuse à deux est brutale.

De façon générale, la constitution du lien fraternel est fait à la fois d'une histoire familiale commune (mêmes parents, mêmes événements fondateurs marquants, etc.) et de particularités individuelles que sont l'ordre de naissance (même si nous avons affaire à des « triplés », il y a tout de même un aîné – ici Kevin- et un cadet, et un 3ème arrivé après un frère mort), qui attribue un ordre dans la lignée, ainsi que la particularité du sexe des enfants (une fille et deux garçons).

Dans cette histoire singulière s'ajoute des événements de vie particuliers simultanément à l'évènement de la naissance de ces enfants, que sont la problématique de la mort et de l'abandon, au travers de la naissance d'un enfant mort-né (Kyle) et l'abandon puis l'adoption d'un nouvel enfant (Randall). Le quotidien avec ces trois bébés ne permet pas vraiment aux parents d'élaborer la perte d'un de leur bébé ainsi que la question de l'étrangeté de ce bébé adopté, marqué d'une différence culturelle importante. Le rituel du « big three », un mantra répété inlassablement qui vient réécrire, de façon mythologique, l'histoire de cette fratrie, comme s'ils étaient tous les trois issus d'une même grossesse, de la même origine, vient recouvrir cette absence de symbolisation initiale. La naissance de ce lien fraternel est donc d'emblée chargé d'éléments historiques complexes, tels que le deuil, l'indifférenciation, l'idéalisation que nous retrouverons tout au long de son évolution.

Retenons donc que le lien fraternel que nous étudions aujourd'hui a comme ingrédients de base :

une famille sans enveloppe généalogique (au sens d'Evelyne Granjon¹), les parents n'étant pas en étayage sur leur propres familles d'origine, (les grands parents ne sont pas présents lors de la naissance des triplés, ne s'en occupent jamais, et la famille n'assiste pas les grands-parents lors de leur fin de vie).

1 - 'Granjon, E. 1986. « L'enveloppe généalogique de la famille »

Une tension entre la question de la différenciation particulièrement vive pour des jumeaux, (nécessaire pour se constituer une individualité originale et unique) et la question de la similitude, posée avec acuité lorsque le lien fraternel se fait par adoption et non dans le patrimoine génétique partagé, dans les liens du sang.

Le poids de secrets (au sujet de l'oncle Nick, mais aussi au sujet du père biologique de Randall, que Rebecca rencontre en secret peu après sa naissance) : le fait que Jack ait « tué » symboliquement son frère n'est sans doute pas sans lien avec cette adoption de Randall, comme s'il ne pouvait accepter que la mort du frère ne soit pas « rachetée » par l'accueil d'un frère de substitution pour Kevin et Kate. Ce à quoi Rebecca ne peut qu'adhérer, étant elle-même en rupture avec sa sœur.

Une idéalisation des liens dans la famille nucléaire, servant à réparer les liens avec la génération précédente. Jack et Rebecca croient en la possibilité d'élever une fratrie évoluant dans des liens idéaux, marqués par la solidarité et l'amour. Les parents ne peuvent masquer leur déception lorsqu'ils assistent aux rivalités de leurs enfants. Randall étant le complément nécessaire à la formation défensive des « big three » (qui permet à la famille de ne pas traiter la mort de Kyle), les mouvements agressifs envers l'enfant adopté qu'il est vont être contre investis ou déniés, amenant une régulation difficile de la jalousie dans la famille.

Une indifférenciation défensive très marquée par un idéal de lien familial, mais qui a un potentiel d'élaboration : Randall est d'abord nommé Kyle, c'est à dire le prénom du triplé décédé (les 3 K). Mais suite à la rencontre avec son père biologique, Rebecca lui choisira un autre prénom en lien avec cet homme, ne commençant pas par K, et elle pourra commencer à l'investir authentiquement à partir de ce moment-là...

Ces particularités marqueront la formation d'alliances inconscientes, de liens de loyauté et de conflictualité plus ou moins larvés : plus l'idéal est grand, plus il est difficile de traiter la question du négatif. Il ne sera pas autorisé pendant longtemps de s'en prendre à l'idéal familial, et les conflits de fratrie seront peu permis par le couple parental.

2. évolution du lien fraternel, place des rituels

La suite de l'histoire familiale va être marquée par la mort accidentelle de Jack, alors que les enfants ont 17 ans. Les circonstances tragiques de ce décès vont provoquer d'énormes sentiments de culpabilité chez les trois enfants, et chez leur mère également. La colère contre Jack, finalement le plus responsable de sa propre mort, ne va pas pouvoir s'exprimer et va rejaillir dans les liens

fraternels et dans le lien à la mère, liens qui apparaîtront d'autant plus mis à mal qu'ils avaient été jusque-là fortement idéalisés. La fratrie va osciller entre des moments de collage fort et des disputes intenses, entre les triplés mais aussi avec leur mère, ce qui renvoie aux deux temps du complexe fraternel de Kaës. Kevin et Kate vont se constituer en double, Randall va se retrouver pris dans une alliance à sa mère, et va devoir passer bien plus tard par une grave dispute et une brouille longue pour pouvoir se dégager d'elle, sans l'aide de sa fratrie. La mort du père va entraîner une perte du « grand corps commun familial » idéalisé, qui va engendrer des souffrances individuelles importantes, et chacun des triplés va se retrouver avec des problématiques de limites (crise d'angoisse suivant des périodes d'hyperactivité pour Randall/ alcoolisme pour Kevin/ crises de boulimie pour Kate).

Ce lien fraternel trop serré, va mettre en difficulté, notamment pour Kate et Kevin au début de la série, la possibilité de mener leur vie propre, de créer leur famille. Mais on voit aussi à quel point ce refuge que représente le lien fraternel est nécessaire, puisque se retrouver à trois est depuis leur origine le moyen de lutter contre les traumatismes de pertes et des morts précoces.

« Nous pourrions dire que le lien symbiotique fraternel vient en lieu et place de l'appareil psychique familial, trop abîmé pour contenir les angoisses et par-exciter les éléments traumatogènes. »²

Ce lien fraternel n'évolue pas pour autant seul de son côté, pour son propre compte. Même à l'âge adulte, il reste inséré dans l'appareil psychique familial, et dans les mécanismes de défense de ce dernier. L'un de ces mécanismes nous est apparu particulièrement prégnant chez les Pearson, celui des rituels familiaux.

Cette famille est en effet une créatrice hors pair de traditions familiales. En plus du « big three » que nous avons déjà explicité, elle a des rituels pour les anniversaires, mais le plus marquant est celui de Thanksgiving. Son origine se trouve dans un événement inattendu : un pneu de la voiture éclate sur la route les menant chez les grands-parents maternels alors que les enfants ont environ 7 ans. La préparation du repas avait déjà plongé Kate dans un stress intense, l'enjeu étant d'impressionner ses parents, notamment face à sa sœur. Alors qu'ils marchent à la recherche d'une station-service, les enfants avouent détester aller chez leurs grands-parents, et trouver leur mère différente, méchante lorsqu'elle est chez eux. Rebecca, ouvrant les yeux subitement sur la réalité des liens avec ses parents, les appelle pour leur annoncer qu'ils ne viendront plus jamais les voir. La famille se retrouve coincée dans un motel minable et surchauffé, avec un DVD pour unique occupation. Pour alléger l'atmosphère, Jack va imiter le propriétaire du motel qui se présente comme le « pèlerin Rick » à l'aide d'un chapeau ridicule, chapeau qui va traverser les décennies et être ressorti par la famille à chaque Thanksgiving, qui, selon la volonté de Randall

2 - H Popper (2024) Les alliances fraternelles face aux expériences traumatiques p 65

ce jour-là « *devront toujours se dérouler comme celui-là, jusqu'à la fin de sa vie* ». Le jeu de Jack, sa capacité à transformer le réel, seront ainsi célébrés. Mais ce rituel commémore aussi la rupture avec la famille de Rebecca, et la phrase récitée chaque année sera « *Il n'y a personne d'autre au monde avec qui je voudrai avoir trop chaud, ou trop froid, que vous* ».

F Aubertel et E Grange Segéral ³expliquent dans leur article *Les rituels familiaux, mise en forme de l'originnaire* que le rituel est « *une forme d'énonciation de l'être ensemble de la famille à l'intention de l'extérieur tandis qu'il prend en charge, enrôle, regroupe, structure et nourrit le lien établi* ».

L'être ensemble des Pearson est celui d'un appui exclusif sur la famille nucléaire, qui doit créer ses propres traditions, faute de ne pouvoir se reconnaître dans celles transmises par leurs lignées. Le rituel contient la rupture des liens, que l'on ne verra jamais réinterrogée par les enfants dans la suite de leur vie. Il a donc une forme paradoxale : la famille est idéalisée, dans un moment où pourtant la rivalité coupe net les liens. Le « rien n'est plus important que la famille » commémore en fait une rupture familiale qui s'évacue ainsi sans éprouvé de tristesse ; et qui finalement disparaît (à l'image de la sœur de Rebecca, que nous ne verrons jamais à l'écran).

Le rituel, en imposant une place intangible à chacun dans un scénario qui se répète à l'identique chaque année, « *contient le risque de débordement pulsionnel* » et « *permet la prise en charge groupale d'éprouvés archaïques impossibles à maîtriser individuellement* » ⁴

Ainsi, la mort tragique de Jack, venant briser le fantasme de toute puissance et d'auto-engendrement dans lequel se vivait la famille, va redonner encore plus de poids au rituel de Thanksgiving, qui va devenir, pendant des décénies, fétichisé. Les reconfigurations du lien familial, après la mort de Jack, vont poser problèmes, notamment autour du nouveau compagnon de Rebecca. Qui peut faire partie de cette famille si soudée, qui peut remplacer Jack ? C'est bien lorsque Kevin concédera finalement le chapeau du Pèlerin à son beau-père que celui-ci prendra vraiment sa place dans la famille.

Au fil de la série, nous assisterons à plusieurs Thanksgiving. Le rituel, tel un cadre, nous permettra de constater les processus à l'œuvre au sein de la famille. Ce rituel ayant d'abord permis à chacun d'être inscrit dans une enveloppe généalogique remplaçant l'enveloppe défailante des lignées, permettra ensuite de contenir les éléments traumatiques non symbolisables dans les liens avec la génération antérieure, puis avec le décès de Jack. La famille pourra finalement accéder à ces éléments masqués par le rituel et les transformer, au moment de la fin de vie de Rebecca, après avoir toutefois dû traverser une énième crise familiale. En effet, la mort à venir du second parent réveillera chez les Pearsons le traumatisme de la mort du père, dont chacun se sent encore

3 - F Aubertel et E Grange Segéral (2003), *les rituels familiaux, mise en forme de l'originnaire*

4 - F Aubertel et E Grange Segéral (2003), *les rituels familiaux, mise en forme de l'originnaire*

coupable, et activera avec une vigueur nouvelle la rivalité entre Kevin et Randall, depuis toujours alourdie par celle ignorée, mais bien agissante, de Jack et Nick.

Grâce à la structure de la série, nous avons accès aux histoires des lignées de chaque personnage, il est donc plus aisé qu'avec les familles que nous rencontrons en tant que professionnels, de comprendre les enjeux inter et transgénérationnels. Mais, même si nous ne les comprenons pas toujours dans nos rencontres cliniques, il est intéressant de toujours postuler la réactivation de ces enjeux, et d'y être attentifs.

3. la maladie et la fin de vie de Rebecca

P.-M. Charazac⁵ a démontré comment, dans une famille avec des parents vieillissants, le lien aidant-aidé va s'organiser à partir de l'histoire familiale. En effet, les enjeux de cette histoire vont se retrouver mobilisés dans l'organisation des liens d'aide, qui vont se construire sur les mêmes modalités. Ainsi, pour certaines familles, ce lien d'aide prendra appui sur des liens suffisamment différenciés et la relation d'aide sera assez souple, chacun pouvant trouver son espace, les professionnels du soin également. Pour d'autres familles, la dépendance du parent entraînera une régression sur un lien insatisfaisant, avec des positions rigides en tout ou rien, où la pensée de la séparation est impossible. Ce qui amènera les fantasme de mort collective « *Nous allons tous en mourir* » ou de meurtre « *Il aura notre peau, c'est lui ou moi* ». Ces traces de satisfactions et de frustrations, de rivalité et de loyauté, de manque d'amour ou de reconnaissance, le plus souvent inconscientes, sont inscrites dans le vécu familial. Elles vont se manifester pour nous, professionnels du soin, bien souvent dans des effets de collage ou de miroir, nous allons ressentir ces traces dans nos liens d'équipe, charge à nous alors de les différencier et de les réattribuer à la famille, après les avoir si possible pensés et transformés.

Dans la fratrie, certains membres vont être désignés ou se désigner eux-mêmes dans cette tâche d'aidant familial, d'autres vont s'éloigner. Là encore, cela témoigne de la qualité de lien tissé au fil de l'histoire de chacun des enfants avec ses parents, et des rivalités ou frustrations dépassées ou pas. Nous pouvons alors être témoin de nombreux « règlements de comptes » autour du parent âgé, qui peuvent toucher tous les types de liens, filiaux comme fraternels. Identification, clivage, déni, collage, réparation, contrôle de l'objet, autant de mécanismes de défense observables dans les fratries que nous rencontrons, afin de faire face à des angoisses d'effondrement, de morcellement que mobilisent la dépendance du parent âgé et la perspective de sa mort. Le traitement plus ou moins abouti de la rivalité fraternelle par les parents lors de la jeunesse des enfants orchestre encore des années plus tard les liens.

5 - PM Charazac (2017) La relation aidant-aidé dans la maladie d'Alzheimer

Concernant la famille Pearson, lorsque Rebecca commence à avoir des troubles cognitifs, et que se profile pour toute la famille le diagnostic de la maladie d'Alzheimer, ses deux fils rejouent alors une dispute qui s'était déjà produite à maintes reprises, mais avec une violence jusque-là inégalée. Adoptant chacun des positions différentes pour faire face à cette annonce, Randall veut que sa mère déménage dans son Etat pour entrer dans une clinique de pointe et participer à des protocoles de soins innovants tandis que Kevin souhaite que sa mère reste chez elle, au demeurant géographiquement proche de Kate et lui, pour vivre le temps qui lui reste tranquillement, sans perdre ses repères. Face à l'impuissance dans lequel les plonge le diagnostic, impuissance comparable à celle vécu lors de la mort de Jack, les deux fils ne peuvent supporter la passivité. La bagarre semble alors la meilleure option, les deux frères s'affrontent en ressortant tous les contentieux mis de côté depuis la question des origines, puisque que Kevin évoque le jour de l'adoption de Randall comme « *le pire jour de la vie de leur famille* », mettant à mort l'idéal du big three. Chacun se renvoie la faute de la mort du père, et le lien entre les frères se rompt pour plusieurs années.

Cette scène paroxystique fait écho à notre clinique auprès des familles accompagnant un parent âgé. Les positions très tranchées que les enfants peuvent prendre dans ces moment-là, les luttes désespérées qui ne peuvent pourtant pas s'arrêter (les sur-stimulations que l'on observe souvent auprès des patients âgées et dépendants), mais aussi le réglage de vieux comptes qui semblent, pour les observateurs extérieurs que nous sommes alors, sortir de nulle part, sont vraiment à entendre comme des éléments inter et transgénérationnels se réactivant. Peut-être à entendre aussi du côté d'un mouvement de vie, certes agressif, mais ayant pour fonction de tenter de mettre à distance les angoisses de mort.

Valon ⁶écrit au sujet de la rivalité fraternelle :

« Une rivalité qui, si elle n'est jamais surmontée, oriente la vie psychique vers l'éternelle répétition, mais elle semble néanmoins une étape nécessaire en ce qu'elle vient donner une figure à l'informe et à la détresse, et un objet circonscrit à l'hostilité »

La fonction défensive des conflits récurrents dans une fratrie, plaçant toujours le frère ou la sœur comme source des problèmes rencontrés, permet de détourner les affects : il est plus facile d'en vouloir à son frère que de faire avec la détresse induite par la maladie de la mère.

Cette situation de rupture de lien entre les deux frères va prendre fin précisément par le positionnement de Rebecca. Pour la première fois, la fratrie pourra transformer ses vécus pulsionnels bruts. Rebecca réuni ses trois enfants, en présence de son compagnon. Avec beaucoup

6 - Philippe Valon (2024), *inconciliables ?* Peut être pas p 36

d'émotion, elle va leur demander de ne pas « rétrécir leur vie » à cause de sa maladie, mais au contraire les inviter à poursuivre leur propre vie ainsi que leur désir. Elle va également réaffirmer la place de son compagnon comme « aidant principal ». Au cas où il meurt avant elle, elle désigne ensuite Kate comme étant celle devant prendre les décisions à sa place quand elle ne sera plus en mesure de le faire. Ce choix édicté clairement, et avec courage, constitue le moment où Rebecca rompt avec le projet idéal parental d'égalité entre les enfants. Elle fait un choix qui peut amener des conflits entre les enfants, mais qui les évite en même temps car elle dessine une place différenciée pour chacun dans l'évolution de sa future dépendance, qu'elle accepte de regarder en face. Se faisant, elle garde autorité sur ses enfants, et pacifie les tensions fraternelles, liant ses enfants en prenant en compte les enjeux de rivalité. En prenant position dans son lien avec chacun de ses enfants, elle leur ouvre la porte afin de faire face aux enjeux auxquels ils vont être confrontés: lors de sa maladie et de sa fin de vie.

Ainsi, une fois dégagé du pouvoir de décision, Kevin va trouver une autre façon d'aider sa mère, en construisant la maison que son père avait projeté de bâtir, et dans laquelle sa mère finira ses jours. Randall, qui avait toujours été en position de soutien de sa mère pourra se dégager de cette place sans risquer pour autant de perdre sa place de fils. Enfin Kate, qui après des années de rivalité hostile avec sa mère, avait pu se rapprocher d'elle au moment de sa propre maternité et des soins à apporter à son fils aveugle, va se révéler dans sa capacité à accompagner sa mère vieille et malade, sans en être effrayée.

Caillé ⁷ a évoqué le travail de toute une vie qu'offre le lien fraternel, pour passer de l'état de fratitudo (le fait d'appartenir à une fratrie) à une véritable fraternité, et il nous semble que c'est ce chemin que fini par emprunter la fratrie Pearson :

« On ne peut éviter de jouer, de s'opposer, de mesurer ses forces au sein d'une fratrie. Mais tout va dépendre de la nature du jeu qui se joue. Si le temps n'existe pas, si les joueurs jouent seulement et uniquement pour gagner, le jeu ne peut que se répéter identique à lui-même. Les frères deviendront ennemis, empêchant la fratrie de jamais se dissoudre. Si le temps existe, si les joueurs jouent, non pour gagner, mais pour poursuivre le jeu, ce jeu deviendra évolutif et conduira peu à peu à la dissolution de la fratrie en tant que fratrie. On pourra alors passer de la fratitudo à la fraternité. »

Là où le « pacte dénégatif » scellé au moment du drame de la mort accidentelle de Jack n'avait pas permis au « big three » de traiter leur rivalité fraternelle, l'accompagnement de fin de vie de

7 - Philippe Caillé (2004) Fratries sans fraternité

Rebecca leur permettra cette transformation, par une logique de réparation à l'œuvre que nous pourrions même nommer consolation. Les liens deviendront alors pleinement fraternels.

Très peu des familles que nous accompagnons ont pu faire ce travail et trouver ce positionnement et cet ajustement dans leurs liens. Et la famille Pearson a sans doute touchée les thérapeutes familiales que nous sommes, en mettant ainsi en scène notre idéal soignant de réparer les familles que nous accompagnons en leur permettant de retrouver de bons liens avant de se séparer. Idéal tellement battu en brèche dans la réalité de nos rencontres cliniques qu'il ne peut que nous émouvoir quand nous le vivons par procuration sur petit écran ! Mais en prenant un peu de distance avec l'idéal, cette série nous semble malgré tout témoigner du potentiel d'élaboration des familles qui, bien que traversées par des histoires chaotiques, pleines de trous, d'insuffisances, se retrouvent confrontées tout au long de leur existence à des événements donnant l'occasion de modifier leur lien. A l'instar des Pearson, il faut parfois attendre la toute fin d'une génération pour que des clefs se trouvent, il faut parfois aussi deux générations pour reprendre une histoire là où elle s'était interrompue. Jack ne retrouvera jamais son frère, mais ses enfants le feront à sa place, et transmettront à leur propres enfants l'importance de l'enveloppe grand-parentale qu'eux-mêmes n'ont pas connu.

Conclusion

Magalie Bonnet-Llompart et Alexandra Laurent ⁸, dans un article qui nous a beaucoup inspiré, expliquent comment la maladie d'Alzheimer vient convoquer l'histoire familiale, ses conflits et ses traces du négatif, perturbant à la fois les liens familiaux et l'inscription des proches dans leur rôle d'aidant. En effet, l'incapacité souvent observée des personnes touchées par cette maladie à continuer d'assumer leur place de parent, régulateur de la fratrie de leurs enfants, laisse le champs libre à une régression du lien fraternel sur des positions plus archaïques.

L'affaiblissement des parents âgés peut aller de pair avec l'affaiblissement du surmoi parental groupal que partage la fratrie, mouvement que l'on peut observer à son paroxysme au décès des parents, lors de l'héritage. Ces flambées de rivalités laissent des traces parfois indélébiles, et témoignent d'une traversée du lien fraternel qui n'est pas allée au bout de son élaboration, soit parce que les éléments transgénérationnels étaient trop massifs pour être transformés, soit parce que la constitution du lien fraternel était trop fragile et s'est rompue trop tôt.

8 - M Bonnet-Llompart et A Laurent (2020) Désorganisation des liens familiaux et réactivation des conflits chez les aidants confrontés à la maladie d'Alzheimer de leur mère

Ce que this is us nous permet, grâce à la finesse et l'ambivalence de ses personnages auquel nous nous attachons tour à tour, c'est de comprendre comment nous positionner auprès des familles que nous accompagnons au moment du grand âge : conserver une écoute groupale et ne pas se centrer sur un seul enfant, penser à les différencier dans notre pensée, se représenter l'histoire des liens, et ne pas attaquer frontalement les défenses familiales qui contiennent la détresse, même si elles nous paraissent problématiques. Il nous paraît intéressant d'accueillir en institution les fratries complètes, en se penchant sur le vécu des uns et des autres face à la dépendance et la fin de vie, en prenant en compte les angoisses qui les assaillent ainsi que les défenses qu'ils mobilisent, en évoquant les risques et les peurs que cela soulèvent fantasmatiquement. Il s'agit de donner un lieu d'écoute aux histoires familiales en permettant une reprise, pour aider chacun à trouver sa place auprès de son parent âgé et faciliter une transmission de liens plus apaisés familialement aux générations ultérieures. La fratrie reste une chance de pouvoir reprendre ce travail de symbolisation, au chevet du parent âgé et même après.

Bibliographie :

Aubertel, F. et Grange Segeral, E.(2003) les rituels familiaux, mise en forme de l'originare, dans « Rite, ritualisation, groupe » Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe 2003/1 n° 40, érès

Bonnet-Llompart, M. et Laurent, A. (2020) Désorganisation des liens familiaux et réactivation des conflits chez les aidants confrontés à la maladie d'Alzheimer de leur mère, Dans Dialogue 2020/3 (n° 229) 2020/3 (n° 229), pages 123 à 141, Éditions Érès

Caillé.P Fratries sans fraternité Dans Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux 2004/1 (n 32), pages 11 à 22, Éditions De Boeck Supérieur

Charazac, PM. (2017) La relation aidant-aidé dans la maladie d'Alzheimer, Dunod

Popper H (2024) Les alliances fraternelles face aux expériences familiales traumatiques dans Fraternités et rivalité dans les groupes p 59-68, l'Harmattan

Granjon, E. (1986) L'enveloppe généalogique de la famille , dans L'Œuvre ouverte, Actes des Journées du cor, Arles.

Valon P (2024), Inconciliables ? Peut être pas. dans Fraternités et rivalité dans les groupes p 35-40, l'Harmattan